This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

EX·LIB·P·DE·LA·MORANDIÈRE

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY

FORD

Vet. Fr. II A. 1635

ŒUVRES
DE THÉATRE
De M. DE SAINTFOIX.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée de plusieurs Comédies.

TOME TROISIEME.

A PARIS,
Chez PRAULT, petit Fils, Libraire, Quay des Augustins, la deuxieme Boutique après la rue Gît-le-cœur, à l'Immortalité.

M. DCC. LXII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

PIECES

Contenues dans ce troisiéme Volume.

LA COLONIE.

LES PARFAITS AMANS.

LA CABALE.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
23 JAN 1936
OF OXFORD
LIBRARY

LA COLONIE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

AVEC UN PROLOGUE.

Représentée par les Comédiens François le 25 Octobre 1749.

LA
COMTESSE
DE
CHARNY

EXTRAIT

DU MERCURE DE FRANCE,

Premier & ſecond volume du mois de Décembre 1749.

LE 25 *Octobre, les Comédiens François donnerent la premiere repréſentation d'une Comédie en trois Actes, avec un Prologue, intitulée* la Colonie, *& qui fut ſuivie de la premiere repréſentation du* Rival ſuppoſé, *autre Comédie en un Acte, du même Auteur. La Comédie du* Rival ſuppoſé *nous a paru à tous égards un de ſes meilleurs ouvrages, & nous avons trouvé celle de* la Colonie *très ingénieuſement imaginée, conduite avec beau-*

coup d'art, & remplie de bon comique. Quelque ſeverement que nous ayons examiné certains traits auxquels on a reproché d'être trop licentieux, nous n'y avons rien aperçu qui dut bleſſer les oreilles les plus délicates.

Le lendemain de la repréſentation, le Miniſtre de Paris & le Procureur Général, informez du murmure qui s'étoit élevé dans le Parterre à pluſieurs endroits de ma Piece, envoyerent chercher le manuſcrit des Comédiens & le double qu'on avoit dépoſé à la Police, ſuivant l'uſage. Ils furent très étonnez de n'y pas trouver la moindre obſcénité, & firent dire aux Co-

médiens de continuer les repréſentations. Cet ordre ſuffiſoit pour ma juſtification ; je retirai ma Piece ; j'avois été trop indignement accuſé pour vouloir qu'on la redonnât ; je retirai auſſi *le Rival ſuppoſé*, quoiqu'il eut eu du ſuccès.

On a dit depuis que dans ma Comédie de *la Colonie*, le principal Acteur (feu Poiſſon) étoit ivre ; que ſa mémoire s'étoit brouillée ; qu'il avoit plus bredouillé, & plus chargé ſon jeu qu'à l'ordinaire, & qu'il lui étoit échappé quelques geſtes & quelques termes indécens. Mais pourquoi ne jetta-t-on le blame ſur cet Acteur, que lorſque la

Piece parut imprimée & que l'on ſçut l'ordre que le Miniſtre, le Procureur Général & le Lieutenant de Police avoient envoyé aux Comédiens ?

A Paris ce 28 Octobre 1749.

VOUS pouvez imprimer, Monſieur, la Comédie * *de* la Colonie ; *à l'égard d'une Préface, je n'ai jamais penſé à en faire une. Si quelques gens ont dit que cet Ouvrage étoit rempli de traits licentieux, leur impoſture a été bientôt confondue ; le Miniſtre, & les deux Magiſtrats qui le lendemain de la repréſentation voulurent voir le manuſcrit des Comédiens, m'ont rendu juſtice, & même d'une façon marquée. Cette Piece eſt abſolument dans le genre comique, genre périlleux & dans lequel on ne travaille plus. L'action ſe paſſe entre un Payſan & deux Valets dans la bouche de qui un Auteur du ſiecle paſſé auroit peut-être cru, ſans craindre*

* Elle parut imprimée, avec cette Lettre, le deux de Novembre, huit jours après la repréſentation.

de ſcandaliſer perſonne, pouvoir riſquer certaines plaiſanteries ; je n'ai eu garde de penſer qu'on pouvoit les hazarder aujourd'hui : jamais les oreilles ne ſont ſi délicates que lorſque la dépravation du cœur & la corruption des mœurs, ſont parvenues à leur comble. Je ſçais qu'il y aura des gens intéreſſés à ſoutenir que j'aurai fait des changemens dans cette Comédie ; je n'ai rien à perſuader à ces gens-là ; je dirai à ceux que j'eſtime, à ceux que je reſpecte, qu'elle eſt imprimée telle qu'elle a été repréſentée, ſans que j'y aye ajouté ou retranché un ſeul mot : ils me croiront. Je ſuis, Monſieur, votre très-humble ſerviteur.

SAINTFOIX.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

L'AUTEUR, *seul.*

J'Avois fait un Prologue qui, je crois, auroit plû; hier on envoye me dire qu'un accident inopiné empêche qu'on ne puisse le donner; cela est cruel! J'ai cherché vainement dans ma tête quelqu'autre idée; je n'ai rien imaginé que de commun & de rebattu... Ah, le maudit métier!

SCENE II.

L'AUTEUR, LA CABALE, *vêtue bizarrement.*

LA CABALE.

QUE fais-tu ici ?

L'AUTEUR.

J'y ſouffre !

LA CABALE.

Me connois-tu ?

L'AUTEUR.

Non, mais ſi vous êtes le diable qui ſe préſente ſous une figure agréable pour m'aider à ſortir d'embarras, ſoyez le bien arrivé.

LA CABALE.

Qui es-tu ?

L'AUTEUR.

Un homme qui vivroit aſſez content & aſſez tranquille, s'il n'avoit pas la fureur de faire des Comédies.

LA CABALE.

Tu es Auteur, & la Cabale, la Cabale ne t'eſt pas connuë?

L'AUTEUR, *lui faiſant une profonde révérence.*

C'eſt une juſtice que vous voudrez bien me rendre; d'ailleurs je ſuis votre très-humble ſerviteur.

LA CABALE.

Apparemment que tes Comédies n'ont jamais été repréſentées?

L'AUTEUR.

Toutes l'ont été; la plûpart même ont paru réuſſir, & deux entr'autres ont eu les plus grands applaudiſſemens.

LA CABALE.

Et ſans que je m'en ſois mêlée?

L'AUTEUR.

Certainement.

LA CABALE.

Tu es bien vain!

L'AUTEUR.

Non, c'eſt ſans vanité ; je crois que le ſuccès de l'Oracle & des Graces n'a été dû ni à vous ni à moi.

LA CABALE.

A qui donc ?

L'AUTEUR.

Aux deux Actrices qui y ont joué.

LA CABALE.

Tu me parois ſi ſingulier que j'aurois preſque envie d'être de tes amies.

L'AUTEUR, *avec embarras.*

Tenez... Madame... En vérité... Cette amitié-là me ſeroit inutile ; je ne l'emploirois pas pour moi, & certainement je n'ai pas l'ame aſſez baſſe pour l'employer contre les autres.

LA CABALE.

Es-tu donc indifférent ſur la réuſſite de tes Ouvrages ?

L'AUTEUR.

Moi indifférent ſur la réuſſite de

mes Ouvrages ! non, parbleu, je ne le ſuis pas ; pourquoi en ferois-je ?

LA CABALE.

Pourquoi donc refuſer mon ſecours ?

L'AUTEUR.

Parce qu'il n'éblouiroit pas nombre de perſonnes que je vois ici, & qu'il y a de certains ſuccès ſans eſtime dont je ne ſerois pas flatté.

LA CABALE.

Écoute ; je ne te diſſimulerai point que ce ſont tes deux Comédies qui m'amenent...

L'AUTEUR.

Eh Madame...

LA CABALE.

Et je vais commencer par te prouver qu'il faut que tu n'ayes pas le ſens commun. Réponds-moi ; ta Piece en trois Actes n'eſt-elle pas abſolument dans le genre comique ?

L'AUTEUR.

Oui.

LA CABALE.

Eſt-il poſſible que tu n'ayes pas réfléchi que le goût du Public n'ayant jamais été ſi délicat qu'il l'eſt à préſent, rien par conſéquent ne peut être aujourd'hui plus difficile que de le faire rire ?

L'AUTEUR.

Mais je vois qu'il rit tous les jours aſſez aiſément...

LA CABALE.

Aux Pieces qui ont déja été jouées, parce qu'il y vient uniquement pour s'amuſer ; aux nouvelles, il vient pour juger, & cela fait une diſpoſition d'eſprit dont tu dois ſentir toute la différence ; les gens mal intentionnés ſont à l'affut de la moindre plaiſanterie un peu hazardée ; ils font ſouvent pis que d'empêcher d'entendre, en faiſant entendre de travers, & comme aux ſpectacles nous nous prêtons machinalement aux mouvemens de ceux

qui nous environnent, l'honnête homme qui d'abord aura tâché d'imposer silence, céde bien-tôt, n'écoute plus, le tumulte l'entraîne, & telle Piece qui remise un an après, fait plaisir, n'est pas achevée dans sa nouveauté.

L'AUTEUR.

Ainsi vous concluez qu'il ne faut plus penser à risquer du comique ?

LA CABALE.

Mais... Tu as dû remarquer qu'on n'en risque plus & qu'on tâche de se frayer des routes nouvelles. Passons à ta petite * Piece ; elle est dans un genre tout opposé ; c'est un Roi qui veut être aimé pour lui-même ; tu m'avoueras que cela ne peut fournir qu'une foible intrigue, languissamment filée par des Scenes de sentimens alambiqués, & qui, sans amuser le cœur, ne peuvent au plus que faire sourire de temps en temps l'esprit.

* Le Rival supposé.

L'AUTEUR, *vivement.*

Voilà bien parler en cabale ; je ſoutiens qu'il y a dans ma petite Comédie deux * caracteres neufs au Théâtre, & aſſez bien contraſtés pour jetter de la variété ſur le fond le plus ſimple & le plus uniforme.

LA CABALE, *du même ton.*

Voilà bien répondre en Auteur ; mais ſuppoſons (ce n'eſt qu'une ſuppoſition du moins) que tes deux Comédies ſoient paſſables, n'as-tu pas dû penſer que plus on riroit à la premiere & plus la ſeconde paroîtroit froide ?

L'AUTEUR.

Madame, deux jeunes perſonnes entrent dans le monde ; la gayeté de l'aînée fera-t-elle tort à l'air un peu ſérieux & retenu de la cadette ? Non, & ſi elles ont d'ailleurs de quoi plaire, l'une & l'autre aura ſes partiſans ;

* Ceux de D. Félix & de Florine.

je vous assure même que malgré leur caractere opposé, on trouveroit nombre de gens qui s'accommoderoient volontiers de toutes les deux.

LA CABALE, *d'un ton ironique.*

Tu as raison ; on va commencer ; je t'ai dit mon petit sentiment ; adieu, je vais là-bas.

L'AUTEUR, *courant après elle.*

Vous n'y irez, parbleu, pas. Je tâcherai de vous en empêcher. (*Au Parterre.*) Messieurs, je vous crois trop bonne compagnie pour la souffrir parmi vous.

Fin du Prologue.

ACTEURS.

LE GOUVERNEUR.
VALERE.
HENRIETTE.
RUSTAUT.
CRISPIN.
FRONTIN.

La Scene eſt dans une Iſle de l'Amerique.

LA COLONIE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE GOUVERNEUR, RUSTAUT.

LE GOUVERNEUR.

BOn jour, mon cher Ruſtaut, bon jour.

RUSTAUT.

Votre ſerviteur, Monſieur le Gouverneux.

LE GOUVERNEUR.

As-tu quelqu'affaire qui t'amene en Ville ?

RUSTAUT.

D'abord l'honneur de vous faire la révérence ; vous êtes mon protecteur, mon bienfaiteux . . .

LE GOUVERNEUR.

Je dois l'être ; je n'oublirai jamais ce combat où, ſans toi, j'aurois perdu la vie.

RUSTAUT.

Morgué, vous vous reſſouvenez toujours de ce petit ſervice-là, comme ſi vous n'étiez pas un gros Seigneur. Je le diſons à qui veut l'entendre, vous avez l'ame toute auſſi bonne & toute auſſi reconnoiſſante qu'un ſimple particulier.

LE GOUVERNEUR.

Commences-tu à être un peu content du terrein que je t'ai donné ?

RUSTAUT.

J'en ſommes content, très-content; je l'avons bien amélioré, mais...

LE GOUVERNEUR.

Quoi?

RUSTAUT.

On m'a chiffonné l'imagination; ils diſent que ſi vous veniez à mourir, on pourroit me chicanner ſur la propriété, & qu'il faudroit donc que vous me bailliſſiez une Patente...

LE GOUVERNEUR.

Tu en auras une; tu n'as qu'à en parler à mon Sécrétaire.

RUSTAUT.

Morguenne, parlez-lui vous-même; il a tant d'affaires! Il me renverroit à ſes Commis qui ſont la plûpart des impartinens...

LE GOUVERNEUR.

Comment donc?

RUSTAUT.

Oui, Monſieur le Gouverneux,

des impartinens. Croiriez-vous qu'ils veulent avoir l'air de donner des audiances comme vous ; qu'ils prenent une phiſionomie ſeche & morguante, & qu'à peine ſaluent-ils les plus honnêtes gens d'une inclinaiſon de tête ? On rit un tems de leur fatuité & de leur ſuffiſance ; mais, à la longue, on s'ennuie d'être obligé de ramper devant de pareils viſages.

LE GOUVERNEUR.

Je ſuis charmé du portrait que tu m'en fais.

RUSTAUT.

Il eſt, morgué, d'après nature.

LE GOUVERNEUR.

J'y mettrai ordre, je t'en réponds.

RUSTAUT.

Et vous ferez bien ; la haine qu'inſpirent les façons mal lechées de ces petits ours-là, ne laiſſe pas que de rejaillir un tantinet ſur le Maître.

LE GOUVERNEUR.

Je me charge de faire expédier moi-même ton affaire.

RUSTAUT.

Que vous êtes un brave homme ! oſerois-je raiſonner encor un moment avec vous ſur un autre matiere ? Vous allez faire bien des mariages ?

LE GOUVERNEUR.

Oui.

RUSTAUT.

Les divers argumens que chacun débite ſur la façon dont vous vous y prenez, me cauſent dans la tête un embrouillamini... Daignez m'expliquer un peu les choſes.

LE GOUVERNEUR.

Volontiers.

RUSTAUT.

Je vous écoute.

LE GOUVERNEUR.

Sur la Relation qui fut préſentée à la Cour, il y a environ vingt ans, de

la découverte d'une Isle, dans l'Amérique, dont le climat & le terroir étoient excellens, & la situation très avantageuse, tu sçais que le Ministre résolut d'y envoyer une Colonie, & de ne la composer que d'hommes & de femmes nouvellement mariés.

RUSTAUT.

Je sçai cela, & que vous voulûtes bien en être le conducteux,

LE GOUVERNEUR.

Après avoir eu pendant près de deux mois un vent favorable, nous fumes tout à coup accueillis d'une furieuse tempête....

RUSTAUT.

Oh, la plus furieuse qui fut jamais; je vivrions cent ans que je nous en souviendrions, tant j'eumes de peur.

LE GOUVERNEUR

Ecartés de notre route, jettés dans des Mers inconnues, nous n'échappâmes, pour ainsi dire, à la mort qu'en faisant

faisant naufrage ; notre vaisseau se brisa sur cette côte ; heureusement elle est basse ; tout le monde put s'y sauver, & personne ne périt.

RUSTAUT.

Oh, personne, qu'une servante, un singe & un apprenti douannier.

LE GOUVERNEUR.

Lorsque nous fumes un peu remis de nos fatigues, nous avançâmes dans le pays ; il nous parut bon...

RUSTAUT.

Morgué, peut-être n'aurions-nous pas été si bien au lieu de notre destination.

LE GOUVERNEUR.

Malgré les Sauvages nous nous y fortifiames, & nous nous y sommes toujours maintenus depuis. Les enfans de l'un & de l'autre sexe qui y sont nés, commencent à avoir seize à dix-sept ans ; il falloit songer à les

marier ; j'ai imaginé un projet par lequel en contribuant à la satisfaction des riches & au soulagement de ceux qui n'ont pû encore le devenir, & en formant des alliances entre les uns & les autres, j'espere que je continuerai d'entretenir cette union & cette espece d'égalité, si nécessaires dans un nouvel établissement. J'ai fait publier une premiere Loi par laquelle les filles sont absolument exclues de toutes successions, & n'ont pas même un partage à prétendre dans les biens de leur pere & mere.

RUSTAUT.

Ainsi les voilà toutes aussi pauvres les unes que les autres.

LE GOUVERNEUR.

Ensuite j'ai ordonné que celles qui sont en âge d'être mariées, s'assembleroient aujourd'hui dans les jardins du Château ; je les apprécierai suivant leur dégré de beauté.

RUSTAUT.

J'entens ; selon la gentillesse de la fille, celui qui voudra l'épouser sera obligé de donner plus ou moins ? Morgué, vous tirerez bien de l'argent de cette vente-là !

LE GOUVERNEUR.

Cet argent ne me restera pas ; il sera distribué aux laides pour les aider à trouver des maris.

RUSTAUT.

A merveilles ! voilà à ma droite une rangée de filles ; d'abord des belles ; ensuite des jolies ; puis après, ce qu'on appelle simplement des agréables ; à ma gauche, autre rangée ; d'abord de bien vilaines ; ensuite de moins vilaines, & après, celles qui par leur taille ou la blancheur de leur corsage, cachettent un peu la difformité de leur phisionomie ; la somme qui aura été donnée pour avoir la plus belle, deviendra la dot de la plus laide, &

ainsi des unes & des autres en proportion de laideur & de biauté... N'est-ce pas cela ?

LE GOUVERNEUR.

Oui.

RUSTAUT.

Cela me paroît bien imaginé ; j'avons cependant une petite objection à vous faire.

LE GOUVERNEUR.

Voyons.

RUSTAUT.

J'avons souvent vû, en Europe, des gens riches être assez avaricieux pour préférer de vraies guenuches qui avoient du bien, à de très-belles filles qui n'en avoient pas ; croyez-vous qu'il n'en sera pas de même ici ?

LE GOUVERNEUR.

J'y ai pourvû ; dès qu'on sera en âge de se marier, personne de la Colonie ne pourra s'en dispenser, & les riches seront toujours obligés de choisir

parmi les belles, ou du moins parmi les jolies ; d'ailleurs, puiſque tu me cites les mœurs de l'Europe, n'eſt-ce pas uniquement par air, pour briller & pour paroître au-deſſus du commun, qu'on s'y pique d'avoir de magnifiques habits & de ſuperbes équipages ? Eh bien, on ſe piquera de même ici d'avoir une belle femme, dès que ſa poſſeſſion y deviendra une marque d'opulence : on peut compter ſur le ſuccès d'une loi, quand la fatuité des hommes eſt intéreſſée à s'y conformer... Mais j'apperçois le jeune Valere ; on m'a dit que la crainte de perdre ſa maîtreſſe, le met au déſeſpoir ; éloignons-nous, pour ne pas l'expoſer à manquer au reſpect qu'il me doit.

RUSTAUT, *en s'en allant.*

Morgué, quand j'y penſe, la plaiſante foire, & quels différens prix on va mettre à de la denrée, qui au fond ne ſera cependant toujours que la même.

SCENE II.

VALERE, FRONTIN.

VALERE, *entrant sur le Théâtre avec toutes les démonstrations d'un homme au désespoir.*

EH, laisse-moi, laisse-moi, te dis-je.

FRONTIN.

Mais, Monsieur...

VALERE.

Mais, fut-il jamais un sort aussi cruel que le mien ! J'aime, je suis aimé ; rien ne sembloit s'opposer à mon bonheur, lorsqu'il plaît à ce Tyran d'imaginer une Loi barbare... Ah, Frontin, songe donc que ma chere Henriette est tout ce que la nature a jamais formé de plus beau !

FRONTIN.

Elle est fort jolie.

VALERE.

Qu'elle ſera par conſéquent miſe au plus haut prix...

FRONTIN.

Je n'en doute pas...

VALERE.

Que ma fortune eſt médiocre...

FRONTIN.

Malheureuſement...

VALERE.

Et qu'ainſi voilà ma chere Maitreſſe perduë pour moi !

FRONTIN.

Il y a toute apparence.

VALERE.

Non, Frontin, non, je ne la verrai point entre les bras d'un autre ; je me donnerois plutôt mille fois la mort.

FRONTIN.

Il eſt sûr que le vrai moyen de ne point voir ce que l'on craint, c'eſt de ſe tuer. En vérité, Monſieur, ſeriez-vous capable de vous livrer à un pareil déſeſpoir ?

VALERE.

Ah, la vie ne peut plus être qu'à charge, quand on eſt privé de ce qu'on aime!.. Criſpin ne revient point?

FRONTIN.

Il n'a pas encore tardé.

VALERE.

Dans la cruelle agitation où je ſuis, que les momens ſont longs!

FRONTIN.

Mais, Monſieur, je fais une réflexion; Mademoiſelle Henriette n'a qu'à dire qu'elle a fait vœu de garder le célibat, & vous épouſer enſuite ſécrettement...

VALERE.

Tu ne ſçais donc pas qu'un des articles de la Loi porte que toute fille qui refuſera de ſe marier, devant être regardée, non-ſeulement comme un objet inutile, mais même de mauvais exemple, ſera chaſſée de la Colonie & expoſée dans les bois à la merci des Sauvages?

FRONTIN.

Je ne ſçavois pas cela. Que diable, par toutes les meſures qu'a priſes le Gouverneur pour qu'ici tout le monde ſe marie, il paroît qu'il a furieuſement à cœur la propagation de la Colonie.

VALERE, *avec impatience.*

Je vais au-devant de Criſpin.

FRONTIN.

Vous n'irez pas loin ; le voici qui accourt.

SCENE III.

VALERE, FRONTIN, CRISPIN.

VALERE.

EH bien, Criſpin ?

CRISPIN.

Eh bien, Monſieur, j'ai trouvé Mademoiſelle Henriette chez elle.

VALERE.

Que faiſoit-elle ?

CRISPIN.

Elle s'habilloit.

VALERE.

Elle s'habilloit !

CRISPIN.

Sans doute. N'eſt-elle pas obligée d'aller chez le Gouverneur ? Pour y aller, ne faut-il pas qu'elle ſorte, & pour ſortir, parbleu, il faut bien qu'elle s'habille ?

VALERE.

Ah, je t'entends ! Elle craint de ne pas aſſez briller dans ce funeſte jour qui ſera le dernier de ma vie ! L'infidelle ſe paroit !

CRISPIN.

Je ne m'en ſuis pas apperçu ; mais comptez, Monſieur, qu'une fille, fût-elle capable de ne vouloir pas plaire, aura toujours dans les doigts un certain mouvement naturel & machinal qui

prendra ſoin de ſa parure ſans qu'elle y penſe : c'eſt preſque comme une fleur dont les feuilles s'arrangent toutes ſeules.

VALERE.

Étoit-elle triſte ?

CRISPIN.

Oh, très-triſte. Je lui ai dit que vous ſouhaitiez de lui parler encore une fois, & que vous l'attendiez ici ; elle ne tardera pas à s'y rendre.

VALERE.

Hélas !

CRISPIN.

En revenant, j'ai paſſé au château ; j'y ai vû beaucoup de monde aſſemblé autour du Gouverneur ; je me ſuis approché ; il diſoit que s'il ſe préſentoit pluſieurs rivaux pour la même perſonne, ils ne pourroient point enchérir les uns ſur les autres, mais qu'elle ſeroit la maîtreſſe de choiſir entr'eux celui qui lui plairoit le plus, pourvu

qu'il payât la ſomme à laquelle elle auroit été appréciée par le tarif ; enſuite il a fait publier ce tarif ; oh, ma foi, il eſt criant ! les filles y ſont d'une cherté !.. Pour en avoir une tant ſoit peu paſſable, il ne faudra pas parler de moins que de mille piaſtres, & devineriez-vous à combien eſt la plus belle ? (*Criant.*) A dix mille !

VALERE.

Comment ? As-tu bien entendu ? Ne te trompes-tu point ?

CRISPIN.

Non ; à dix mille piaſtres, vous dis-je.

VALERE.

O Ciel je reſpire !.. Quoi je pourrois me flatter.... Grands Dieux, me ſerois-je jamais imaginé que ma chere Henriette ne ſeroit miſe qu'à ce prix ! Ah, on voit bien que le Gouverneur eſt âgé, & qu'il n'a ni mon cœur ni mes yeux !

CRISPIN.

Parbleu, il me ſemble cependant que c'eſt avoir les yeux aſſez jeunes, que de mettre une ſeule fille à pareille ſomme.

VALERE.

Mes amis, il ne me ſera pas difficile de trouver les dix milles piaſtres; il eſt vrai qu'il faudra que je vende une partie de mon bien...

CRISPIN.

Ah Monſieur...

VALERE.

Il me reſtera une petite terre; nous irons y vivre, ma chere Henriette & moi, contens, tranquilles, riches de la poſſeſſion de nos cœurs...

CRISPIN.

Belle richeſſe!

VALERE.

Eſt-ce donc une grande fortune qui rend un mariage heureux? Non, & lorſqu'on s'aime...

CRISPIN.

Mais on ne s'aime pas toujours.

VALERE.

L'amour qui nous unit eſt trop pur, trop tendre & trop ſincere, pour que le tems puiſſe jamais l'affoiblir ; c'eſt un préſent du Ciel...

CRISPIN.

C'eſt une tentation du Diable, que de vouloir ſe mettre mal à ſon aiſe.

VALERE.

Oh, trêve de remontrances, je t'en prie.

CRISPIN.

Trêve donc de folies, je vous en conjure.

VALERE.

Ma réſolution eſt priſe.

CRISPIN.

Il faut en changer.

VALERE

Je me donnerois la mort plutôt que de renoncer à ce que j'aime.

CRISPIN.

La mort eſt bien vilaine, mais beaucoup moins qu'un mauvais mariage; conſiderez...

VALERE, *appercevant Henriette.*

Conſidere toi-même que voici ma chere Henriette, que je ne ſuis pas patient, & que tu me déplairois beaucoup, mais beaucoup, te dis-je, ſi tu continuois ces propos-là devant elle.

SCENE IV.

VALERE, HENRIETTE, CRISPIN, FRONTIN.

VALERE.

AVec quelle impatience je vous attendois! J'apprends dans l'inſtant que pourvû que je donne dix mille Piaſtres, quelques offres que faſſent mes rivaux, vous ſerez la maîtreſſe de

couronner mon amour. En vendant une partie de mon bien, il me sera aisé de trouver cette somme ; parlez, prononcez, mon bonheur ne dépend plus que de vous.

HENRIETTE.

Vous ne devez pas douter que pour l'assurer, je ne sacrifiasse ma vie avec plaisir, mais...

VALERE.

Quoi ?

HENRIETTE.

Mon cher Valere...

VALERE.

Eh bien ?

HENRIETTE.

Irai-je vous exposer à vous repentir un jour...

VALERE.

Me repentir ! Moi !

HENRIETTE.

Votre passion ne vous laisse à présent envisager que la douceur d'être uni à

ce que vous aimez : l'objet le plus ardemment desiré, dès qu'on le posséde, commence à perdre de ses charmes ; l'illusion de l'amour se dissipe, les réfléxions succédent...

VALERE.

Qu'entends-je ; ô Ciel ! est-ce donc Henriette qui me parle !

HENRIETTE.

Oui, c'est elle qui tâche de s'armer contre ses propres desirs, & qui trouve dans la tendresse même qu'elle a pour vous, des raisons de résister au plus doux penchant de son cœur ; c'est une amante, qui devenuë votre épouse, seroit sans cesse inquiette ; la moindre apparence de tristesse, la moindre froideur, que dis-je, la moindre distraction de votre part, m'allarmeroit ; je m'imaginerois toujours que vous dévoreriez des regrets, & mon ame déchirée...

VALERE.

Ah ! cessez, cessez ces vains dé-

tours ; je lis au fond de cette ame perfide ; jamais le pur & sincere amour n'y a regné ; la vanité seule l'occupe ; elle languiroit dans les plaisirs innocens d'une vie douce & tranquille ; il lui faut le tumulte, le faste, & tous les vains amusemens du monde ; le peu de fortune qui me resteroit, ne pourroit vous les procurer ; voilà la véritable cause de vos refus.

HENRIETTE.

Vous ne le croyez pas ; non, vous ne le croyez pas ; vous me rendez plus de justice, & vous êtes bien sûr que jamais amant ne fut plus tendrement aimé.

VALERE.

Je suis aimé, cruelle & vous voulez ma mort ! car enfin vous connoissez trop toute l'ardeur & toute la violence de ma passion ; vous sçavez trop que vous avez toujours été l'unique charme de mes yeux, de mon ame,

le seul desir de mon cœur, vous le sçavez trop, ingrate, pour avoir cru que je survivrois un instant à votre inconstance.

HENRIETTE.

Mais, Valere...

VALERE.

Mais quoi, ces jours que nous passions à nous jurer que nous nous aimerions toujours, ces jours heureux seroient à jamais perdus pour moi! Le souvenir ne m'en resteroit que pour ajouter encore à mon désespoir... Non, perfide, & au même instant qu'un autre recevra votre foi, vous me verrez percer à vos yeux ce cœur infortuné...

HENRIETTE.

Vous me faites frémir!.. Cruel, à quoi voulez-vous me réduire!

FRONTIN, *à part, la contrefaisant.*

Cruel à quoi voulez-vous me réduire! Voilà la chute ordinaire des

employer pour que je ſois à vous, & que je ſuis prête d'aider à la toilette de Mademoiſelle.

VALERE, *à Criſpin.*

Allons, viens mon cher ami, viens vîte que nous t'habillions.

CRISPIN.

Comment ? Comment ? . . . Quoi, Monſieur, vous croyez. . . En vérité, il me ſemble que ſans ſe piquer d'être régulierement beau, on a certain air, certains traits. . .

VALERE.

Oui, certains traits gracieux, mignons, & que je ſerai charmé de voir briller ſous une coëffure de femme. (*Lui donnant une bourſe.*) Refuſeras-tu ces deux cent piaſtres que je te donne pour me procurer ce plaiſir ?

FRONTIN.

Et refuſeras-tu de profiter de la ſeule occaſion de ta vie où tu puiſſes avoir une phiſionomie heureuſe ?

VALERE, *l'emmenant.*

Finiſſons, dépêchons ; nous n'avons pas un moment à perdre.

CRISPIN.

Mais Monſieur...

VALERE.

Mais, le tems nous preſſe, te dis-je, viens donc.

CRISPIN.

Parbleu, vous ſerez bien attrapé, ſi le Gouverneur me met au rang des jolies.

FRONTIN.

Tien, ſi cela arrive, je me condamne à t'épouſer.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALERE, HENRIETTE.

VALERE.

JE ſuis au comble de mes vœux ; vous venez d'être déclarée la plus belle de la Colonie, & Criſpin la plus laide ; les dix mille piaſtres que je dois donner, lui ont été adjugées ; notre ſtratagême a réuſſi ; rien ne s'oppoſe plus à mon bonheur ; concevez-vous bien, ma chere Henriette, tout

le

le raviſſement & tous les tranſports de mon ame ?

HENRIETTE.

Vous ne devez pas douter, mon cher Valere, que je ne les partage.

VALERE

Je vais vous poſſéder, je vais poſſéder ce que j'adore, & tout ce que la nature a jamais formé de plus beau ! Vous avez entendu ce murmure qui s'eſt élevé dès que vous avez paru au milieu de vos rivales ; elles ont dans l'inſtant ceſſé de l'être, & c'eſt en liſant dans tous les yeux, que le Gouverneur vous a déféré le prix de la beauté.

HENRIETTE.

Quand on brûle d'une flâme ſincere, on ne connoit d'autre prix de la beauté que l'hommage du cœur de l'amant aimé, & cette préférence que l'on me donnoit, & dont vous avez peut-être cru que j'étois flattée, ne ſervoit qu'à redoubler mon trouble & mes allar-

mes ; que ſerois-je devenuë ſi notre ſtratagême eût été découvert & qu'il m'eût fallu renoncer à vous !

VALERE.

Ma chere Henriette, ne penſons plus à ces cruels inſtans, & ne nous occupons que des heureux momens que l'amour nous prépare... Il me ſemble que j'apperçois notre bienfaiteur... Oui, c'eſt lui-même.

SCENE II.

HENRIETTE, VALERE, FRONTIN, CRISPIN *en femme.*

VALERE.

APPROCHE, viens, mon cher Criſpin, viens que je t'embraſſe ; tu es un garçon charmant d'être une fille auſſi laide.

CRISPIN.

Avouez, Monsieur, que ma phisionomie a joué de bonheur.

VALERE.

Joué de bonheur ? Ah, mon ami, elle jouoit à coup sûr.

CRISPIN.

Parbleu, il faut que vous n'ayez pas regardé les concurrentes que j'avois : demandez à Frontin.

FRONTIN

Il est certain qu'il y avoit là dix ou douze filles d'une figure bien étrange, bien bizarre, bien terrible ; mais cependant je n'ai jamais douté que la tienne ne l'emportât, & même, s'il t'étoit permis de te présenter chaque année à pareille cérémonie, je parierois toujours pour toi.

VALERE.

Et moi aussi.

CRISPIN.

Cela est obligeant.

VALERE.

Tien, je n'ai eu d'inquiétude que tandis que tu danſois.

CRISPIN.

Comment ? N'ai-je pas commencé par faire mes révérences de bonne grace ?

VALERE.

Il ne s'agit pas des révérences ; mais ne doit-il pas toujours regner dans la danſe d'une fille, de la décence, de la retenuë, de la modeſtie ? En vérité par tes bonds, tes faults & tes caprioles, tu me faiſois craindre à chaque inſtant que le Gouverneur ne vînt à ſoupçonner ton déguiſement.

CRISPIN.

Vous aviez tort d'avoir peur ; le Gouverneur a vêcu longtems à Paris, & j'ai entendu dire vingt fois à feu mon pere qui avoit ſervi des Demoiſelles à talens, qu'une danſeuſe, pour briller, devoit montrer ſa jambe au

moins jusqu'au genou ; oui, Monsieur, & n'eût-elle pas d'ailleurs plus d'attraits que moi, pourvû qu'elle fasse des entrechats & des gargouillades, elle sera sûre de captiver le cœur de vingt amans des plus riches.

VALERE.

Fort bien ; mais cependant je prie ma cousine de danser ce soir avec plus de bienséance.

CRISPIN.

Ce soir ? Croyez-vous donc que je resterai toute la journée sous cet acoutrement ? Je vous réponds que je vais le quitter ; que dès qu'il sera nuit je retourne à la campagne, & qu'on ne me reverra ici que lorsque je pourrai présumer que mes charmes que le tendre amour a sans doute gravés dans bien des cœurs, en seront un peu effacés.

VALERE.

Il ne faut pas que tu disparoisses si vîte.

CRISPIN.

Eh pourquoi ? Mon rôle doit être fini ?

VALERE.

Il eſt vrai, cependant...

CRISPIN.

Cependant ? Cependant ?.. Monſieur, vous connoiſſez le Gouverneur ; c'eſt un homme dur, fier, ſevere, avec qui l'on ne badine point ; ſi quelque accident alloit malheureuſement découvrir notre ſupercherie, il croiroit que nous aurions voulu le jouer, & ce ſeroit fait de moi ; ainſi donc... mais morbleu, tenez, que diable, juſtement le voici ; que cherche-t-il ?

SCENE III.

LE GOUVERNEUR, HENRIETTE, VALERE; CRISPIN, FRONTIN, RUSTAUT.

LE GOUVERNEUR, *à Valere & à Henriette.*

JE viens vous faire mon compliment, & vous assurer du vrai plaisir que j'aurai à vous unir. Je ne puis pas faire valoir à la charmante Henriette le jugement que j'ai rendu & qui l'a déclarée la plus belle ; mon discernement y étoit intéressé ; (*à Crispin.*) mais la cousine m'a quelqu'obligation ; j'ai fait pancher la balance en sa faveur, quoiqu'il y en eût peut-être d'aussi laides.

CRISPIN, *d'un ton de précieuse.* Sans être trop vaine, j'ai bien senti,

M. le Gouverneur, que vous aviez quelques petits reproches à vous faire ſur la préférence que vous m'avez donnée.

RUSTAUT, *à part.*

Morgué, ſi tous les Juges n'avoient pas la conſcience plus chargée, ce ſeroit une belle choſe que la Juſtice !

LE GOUVERNEUR, *à Valere.*

J'ai été bien aiſe de dédommager en quelque ſorte votre généreux amour ; en faiſant tomber à une de vos parentes les dix mille piaſtres que vous êtes obligé de payer.

VALERE.

Je ne ſçais, Monſieur, comment répondre à tant de bonté, & je ne doute pas que ma couſine ne reſſente, comme moi, tout ce que nous vous devons.

LE GOUVERNEUR.

Elle peut me marquer à l'inſtant ſa reconnoiſſance, en recevant un époux de ma main : c'eſt Ruſtaut...

FRONTIN, *à part.*

Miſéricorde !

VALERE, *à part.*

Nous ſommes perdus !

HENRIETTE, *à part.*

Tout va ſe découvrir !

CRISPIN.

Frontin, ſoutiens-moi !

LE GOUVERNEUR, *à Criſpin.*

Comment ? Qu'eſt-ce donc, Mademoiſelle ? Et d'où naît, s'il vous plaît, cette frayeur ?

CRISPIN, *toujours d'un ton de précieuſe.*

Ah ! Monſieur le Gouverneur... tenez... c'eſt qu'en vérité... je ſuis d'une ſanté ſi délicate... le mariage me fait trembler.

LE GOUVERNEUR.

Vous ! eh fi, fi donc ! avec cette phiſionomie large & maſſive, vous ſied-t-il d'affecter ces airs de mignardiſe ?

CRISPIN.

L'idée de devenir femme me paroît si extraordinaire...

RUSTAUT.

Ce sera notre affaire de vous y accoutumer.

CRISPIN.

Cela vous seroit impossible, & vous verriez que vous seriez obligé de me répudier.

VALERE.

Monsieur, daignez ne la point contraindre à ce mariage ; j'aime mieux m'accommoder avec M. Rustaut & lui donner une somme avec laquelle il trouvera aisément...

LE GOUVERNEUR.

Non, non ; quand j'ai dit une chose, je veux qu'elle s'exécute ; Rustaut m'a sauvé la vie ; je trouve l'occasion de lui faire une petite fortune ; votre cousine l'épousera, ou nous verrons.

VALERE.

Mais...

LE GOUVERNEUR.

Mais, finissons. (*à Crispin.*) Mademoiselle, je vous laisse avec votre futur ; songez que je n'aime pas qu'on me résiste. (*à Valere, à Henriette, & à Frontin.*) Vous autres, suivez-moi.

(*Ils suivent le Gouverneur ; leur air, leurs gestes, & les mines que leur fait Crispin, expriment l'inquiétude & l'embarras où ils sont tous les quatre.*)

SCENE IV.

CRISPIN, RUSTAUT.

RUSTAUT.

SANS être un galant de profession, j'avons toujours, par-ci par-là, un peu vécû avec le beau Sexe ; je connoissons l'humeur des filles ; je sçavons que devant le monde elles font des simagrées & qu'elles feignent de refuser ce qu'au fond du cœur elles voudroient déjà tenir. Ça la petite, nous voilà seuls, arrangeons-nous.

CRISPIN, *d'un ton précieux.*

Arrangeons-nous ? Arrangeons-nous ? Voyez cet insolent ; ai-je donc l'air de ces filles avec qui l'on s'arrange ?

RUSTAUT.

Pargué, vous n'avez pas aussi de l'air de celles avec qui l'on se dérange : que diantre voulez-vous dire ?

CRISPIN.

Je veux dire... Je veux dire que vous êtes aussi grossier dans vos expressions que dans votre procédé.

RUSTAUT.

Quant à nos expressions, je les avons comme elles nous viennent, & pour ce qui est de notre procédé, dès que c'est pour le mariage que je vous parlons, il nous semble qu'il n'a rien que de très-honnête.

CRISPIN.

En effet, il est fort honnête de vouloir se servir de l'autorité du Gouver-

neur pour m'épouſer malgré moi ?

RUSTAUT.

Et pourquoi eſt-ce malgré vous, & quelles raiſons avez-vous de nous refuſer ?

CRISPIN.

Quelles raiſons ? . . C'eſt qu'en un mot, il eſt décidé que je n'aurai jamais de mari.

RUSTAUT.

Mais ſongez donc que la Loi n'entend pas que l'on meure fille dans la Colonie.

CRISPIN.

Je ne compte pas auſſi mourir fille.

RUSTAUT.

Ah, parguenne, l'aveu eſt drôle ! vous n'aurez jamais de mari, & cependant vous ne comptez pas mourir fille ? n'avez-vous point de honte. . .

CRISPIN, *vivement.*

N'avez-vous point de honte vous-même de me pouſſer, de me preſſer,

de me persécuter & de me mettre, comme vous le faites, à ne sçavoir ce que je dis ? Fi, cela est criant !

RUSTAUT.

Tenez, je devinons à peu prés l'enclouüre. Vous vous êtes amourachée de quelque jeune Etourniau à qui vous seriez bien aise de faire la fortune : grande sottise ! vous verriez que bientôt après les nôces, il se mocqueroit de vous, auroit des maîtresses, mangeroit votre dot, vous planteroit là ensuite, & ma foi, écoutez donc, vous n'êtes pas d'une figure à avoir des ressources. Je sommes, nous, un homme meur, sage, rangé, & qui ne nous soucions plus des femmes qu'autant que pour n'être pas toujours le seul de notre race, je voudrions bien avoir un héritier ; vous nous le baillerez ; le Gouverneux sera son parrein, nous continuera sa protection, & avec cette protection & vos dix mille piastres, je

nous mettrons dans les affaires, je ferons fracas, vous aurez les plus biaux habits, des bijoux, des piarreries...

CRISPIN, *d'un ton ironique.*

Des pierreries à Madame Ruſtaut ?

RUSTAUT.

Oui : oh tatigué, ſans être glorieux, je ſerons bien aiſe qu'on ne confonde pas notre femme avec la Bourgeoiſie : dépêchez, vous dis-je, de nous bailler cette main-là.

CRISPIN, *toujours d'un ton de précieuſe.*

Ah ! ceſſez donc de me tourmenter.

RUSTAUT.

Mais...

CRISPIN.

Mais, en un mot, renoncez à vos prétentions ſur ma perſonne, & comptez qu'elle n'eſt pas faite pour perpétuer la race des Ruſtauts.

RUSTAUT.

Cela ſuffit : j'allons retrouver Mon-

ſieur le Gouverneux ; il eſt diablement tenace dans ce qu'il a réſolu ; préparez-vous à ſa viſite ; elle vous rendra peut-être plus traitable.

CRISPIN, *à part.*

Ah, cette maudite viſite me fait trembler ; tâchons... (*d'une petite voix douce.*) Ruſtaut ? Ruſtaut ?

RUSTAUT, *s'arrêtant.*

Eh bien ?

CRISPIN.

En vérité vous êtes d'une vivacité...!

RUSTAUT.

C'eſt vous qui n'êtes qu'une barguigneuſe.

CRISPIN.

Je ne ſçais pas avec quelles femmes vous avez vêcu ; mais il faut que vous en ayez trouvé d'une facilité qui vous a gâté.

RUSTAUT, *ſe rengorgeant.*

Pourquoi n'en n'aurions-nous pas trouvé comme un autre ?

CRISPIN.

Croyez-vous donc qu'une jeune perſonne, qui a de la pudeur, puiſſe ſe déterminer ainſi, tout d'un coup, à ſe jetter entre les bras d'un homme...

RUSTAUT.

Je croyons que plus une fille a toujours été ſage, plus elle a d'impatience d'être épouſée.

CRISPIN.

Je ne vous défends pas d'eſperer.

RUSTAUT.

Je n'eſpérons jamais de peur de nous tromper.

CRISPIN.

Je vous dirai plus, votre figure ne me paroit point auſſi ridicule qu'une autre pourroit la trouver...

RUSTAUT.

Vous êtes bien honnête!

CRISPIN.

Et je ſens même qu'avec le tems, je pourrai me réſoudre à couronne vos vœux.

RUSTAUT.

Eh morguenne, il ne s'agit ni de vœux ni de couronne, & je n'ayons pas de tems à perdre. Je ne sommes pas Grüe ; on ne nous mene pas par le nez ; tenez, en un mot comme en mille, je voulons bien vous accorder deux heures pour vous déterminer à faire les choses de bonne grace ; après lequel tems, si vous ne vous êtes pas mise à la raison, ceci deviendra l'affaire du Gouverneux ; c'est un diable d'homme quand on lui résiste ; je vous laissons y penser ; jusqu'au revoir, la petite.

CRISPIN, *seul.*

Si tu me revois, je serai bien trompé. Je n'en puis plus ; non, non, une furie sortie de l'enfer ne seroit pas si acharnée...

SCENE V.

CRISPIN, FRONTIN.

FRONTIN.

EH bien, mon ami, où en es-tu avec ton futur?

CRISPIN.

Où j'en ſuis, morbleu, où j'en ſuis? C'eſt le manant le plus vif, le plus preſſant, qui va le plus vîte en beſogne... Il veut que dans deux heures au plus tard je ſois ſa femme; il parle déja d'un héritier que nous aurons, dont le Gouverneur ſera le parrein...

FRONTIN.

Et moi la nourrice.

CRISPIN.

Que diable, voilà le maudit embarras où tu m'as jetté.

FRONTIN.

Oh, ne m'accuſez point mal-à-propos.

CRISPIN.

Mal-à-propos ? Comment n'eſt-ce pas toi qui as conſeillé de me faire mettre en femme ?

FRONTIN.

Il eſt vrai, mais pouvois-je prévoir qu'il y auroit un mortel aſſez déterminé, aſſez hardi pour penſer à t'épouſer ?

CRISPIN.

Tu vois cependant.

FRONTIN.

Oui, je vois à préſent, & plus je te regarde, qu'il y a des hommes qui épouſeroient le diable pour avoir de l'argent.

CRISPIN.

Eh finis tes mauvaiſes plaiſanteries ; viens vîte m'aider à me débaraſſer de tout ce maudit attirail ; le

jour commence à baiſſer, je ſerai bien aiſe de décamper dès qu'il ſera nuit.

FRONTIN.

Quoi, tu ſerois capable d'abandonner notre Maître, lorſqu'il eſt plus que jamais dans l'embarras?

CRISPIN.

Que lui eſt-il donc arrivé de nouveau?

FRONTIN.

Le Gouverneur vient de lui déclarer qu'il n'épouſera point Mademoiſelle Henriette, que ton mariage ne ſoit fait avec Ruſtaut.

CRISPIN.

Quelle tyrannie!

FRONTIN.

Cela eſt horrible, & tu vois bien qu'il ſeroit d'un mauvais cœur de penſer à la fuite & de ne pas reſter ici pour m'aider à tâcher de tirer de peine deux pauvres amans perſécutés, & qui nous

recompenſeront généreuſement. Allons, mon ami, plus les difficultés augmentent, plus il faut renouveller de courage, de zèle & d'induſtrie ; roidiſſons-nous contre les obſtacles ; oppoſons la ruſe à la force ; voyons, cherchons, inventons...

CRISPIN.

Écoute, je ne ſçais ſi c'eſt une influence de l'habit que je porte, car ordinairement je n'imagine pas ſi vîte, mais il ſemble qu'il me vient tout à coup à l'eſprit une fourberie qui pourroit... Où as-tu laiſſé Monſieur Valere ?

FRONTIN.

Il ſe promenoit, il n'y a qu'un moment, ici près avec Mademoiſelle Henriette.

CRISPIN.

Cherchons-les : chemin faiſant, je t'expliquerai mon idée. (*Après s'être*

tourné pour s'en aller, il s'arrête.) Cependant, mon ami...

FRONTIN.

Quoi?

CRISPIN.

Si elle alloit malheureuſement à ne pas mieux réuſſir que la tienne, & qu'à la fin le Gouverneur découvrant mon déguiſement...

FRONTIN.

Eh bien, après tout, quand il le découvriroit, quelque ſevere qu'il ſoit, il ne peut au plus que te faire pendre.

CRISPIN.

Eh n'appelle-tu cela rien?

FRONTIN.

Que diable, mon ami, ne faut-il pas ſe ſoumettre à ſa deſtinée?

CRISPIN.

Je t'aſſure que ſi c'eſt là ma deſtinée, ce ſera auſſi la tienne, & que je ne

manquerois pas de déclarer que c'eſt par ton conſeil...

FRONTIN.

Ah, fi, fi donc! cela ſeroit honteux, & tu es un trop honnête garçon pour ne te pas laiſſer pendre ſans te deshonorer; mais enfin les choſes n'en ſont pas encore là : marchons, & par des craintes indignes de nous deux, ne m'oblige pas à méconnoître Criſpin.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CRISPIN, *seul & toujours en femme.*

J'Ai affecté d'aller au Château ; je m'y suis promené assez longtems ; ensuite j'ai passé chez Mademoiselle Henriette, d'où me voilà revenu ici. J'ai eu le plaisir de voir que Rustaut avoit l'œil sur toutes mes démarches ; qu'il m'a toujours suivi de loin, & que je puis, je crois, compter que dans l'idée que je tâcherai de profiter de la

nuit pour m'enfuir, il va faire sentinelle autour de la maison ; c'est ce que je souhaite ; c'est sur la crainte qu'il a que je ne lui échappe, que j'ai imaginé le tour que nous allons lui jouer. Entrons : Monsieur Valeré & Frontin viendront faire ici la conversation dont nous sommes convenus ; il ne manquera pas de s'approcher dans l'obscurité pour écouter, & je serois bien étonné s'il ne donnoit pas dans le piége.

Il sort.

SCENE II.

RUSTAUT, *seul.*

LA voilà rentrée, & sans se douter que j'étions à sa suite, tant je nous sommes finiment conduit pour observer toutes ses allées & ses venues ; elle a beau tournayer, elle ne nous écha-

pera pas ; j'avons trop d'envie d'être riche. Il eſt cependant plaiſant, quand j'y penſe, qu'ici l'on faſſe fortune par la laideur de ſa femme !.. J'entends du bruit....On ſort..... Mettons-nous un peu à l'écart.

SCENE III.

VALERE, FRONTIN, RUSTAUT *au fond du Théâtre, & qui s'approche de tems en tems pour écouter.*

VALERE.

MA vilaine couſine t'envoye, dis-tu, chez Cléon ?

FRONTIN, *à voix baſſe, lui montrant Ruſtaut.*

Le voyez-vous ?

VALERE, *bas.*

Je le vois.

FRONTIN, *haut.*

Oui : elle m'envoye chez M. Cléon pour lui dire qu'elle voudroit bien lui parler.

VALERE.

Frontin, cela me confirme dans mes soupçons.

FRONTIN.

Eh que soupçonnez-vous ?

VALERE.

Tu sçauras que je l'ai rencontrée au Château, & que je lui ai déclaré nettement que puisque le Gouverneur persistoit à vouloir qu'elle épousât Rustaut, il étoit inutile de prétendre résister plus long-tems ; elle ne m'a répondu qu'en biaisant. Mon ami, son dessein est de nous échapper, & je parierois qu'elle ne veut parler à Cléon que pour le prier de lui en faciliter les moyens.

FRONTIN.

Cela se pourroit bien.

VALERE.

Cléon eſt de nos parens, mais c'eſt moins par cette raiſon qu'elle s'adreſſe à lui, que parce qu'elle ſçait qu'il ne m'aime pas, & qu'elle eſpere qu'il ſe prêtera à tout ce qu'elle lui demandera, ne fût-ce que dans l'idée de me cauſer de la peine & de l'embarras.

FRONTIN.

Ecoutez donc, ma foi, il vous en cauſeroit; vous auriez beau proteſter de votre innocence, le Gouverneur croiroit toujours que vous auriez contribué à cette fuite, & ne manqueroit pas, par conſéquent, de retarder plus que jamais votre mariage avec Mademoiſelle Henriette.

VALERE.

La maudite couſine, & que je la donne de bon cœur à tous les Diables!

FRONTIN.

Vous ne leur faites pas un beau préſent.

VALERE.

Lui convient-il de faire la délicate sur le choix d'un mari, & de mépriser Ruſtaut?

FRONTIN.

Non en vérité ; car enfin il a l'air groſſier, je l'avoue, mais d'ailleurs il eſt homme d'honneur ; chacun l'aime & l'eſtime dans la Colonie, & il s'eſt toujours diſtingué dans les différens combats que nous avons eu à ſoutenir contre les Sauvages : à l'égard de ſa naiſſance, je ne ſçais pas s'il eſt de la même famille, mais j'ai connu en France des Ruſtauts qui occupoient des places aſſez conſidérables.

VALERE.

Il me vient une idée ; comme elle n'eſt que depuis quelques jours ici, & qu'elle a toujours demeuré à la campagne, elle ne connoît point Cléon.

FRONTIN.

Non.

VALERE.

Si nous lui supposions quelqu'un que tu lui amenerois comme étant lui ?

FRONTIN.

J'entends.

VALERE.

Que nous aurions instruit.

FRONTIN.

Fort bien.

VALERE.

Et qui, en cas qu'elle ait véritablement pris la résolution de s'échapper, refuseroit non-seulement de favoriser son dessein, mais qui la menaceroit même d'en avertir le Gouverneur ? N'y a-t-il pas toute apparence que se voyant alors sans ressource & pressée de tous côtés, elle se détermineroit enfin à épouser Rustaut ? Qu'en dis-tu ?

FRONTIN.

Je dis que cela me paroît bien imaginé.

VALERE.

Mais où trouver ce quelqu'un pour jouer le personnage de Cléon?

FRONTIN.

Attendez... Je connois un de mes amis... Moyennant de l'argent, j'espere... Il ne loge qu'à deux pas d'ici, je vais lui parler.

VALERE.

Vas vîte.

FRONTIN.

J'y cours; rentrez; vous aurez bientôt réponse.

VALERE.

Je rentre.

FRONTIN, *à part, en s'en allant.*

Faisons semblant d'aller chercher l'ami en question; Mons Rustaut, si vous ne gobbez pas l'hameçon, je serai bien trompé.

SCENE IV.

RUSTAUT, *seul.*

JE ne nous attendions pas à ce que je venons d'entendre ; oh, ma foi, pour le coup, je crois que je pouvons nous tenir joyeux, & que voilà que notre mariage se terminera, même sans que je nous en mêlions, plus vîte encore que je ne l'esperions. Quel plaisir quand je nous verrons avec dix mille piastres ! Il est vrai que d'un autre côté je serons obligé de vivre avec une vilaine femme ; mais morgué combien connoissons-nous de gens qui pour s'enrichir, vivent avec leur conscience qui est encore bien plus vilaine ! Je n'aurons, nous, rien à nous reprocher sur l'acquisition de notre opulence... Il me semble que j'entends venir quelqu'un... Seroit-ce déja Frontin & son ami ? La nuit est si noire...

SCENE V.

RUSTAUT, FRONTIN.

FRONTIN, *affecte de venir le heurter en courant, & tombe.*

QUI va là ? Qui va là ?

RUSTAUT.

Paix, paix, c'eſt nous.

FRONTIN.

Qui, nous ?

RUSTAUT.

Quoi, ne nous reconnoiſſez-vous pas, Monſieur Frontin ?

FRONTIN.

Ah, je crois que c'eſt la voix de Monſieur Ruſtaut ?

RUSTAUT.

Et ſa perſonne auſſi.

FRONTIN.

Parbleu, votre perſonne eſt bien

dure ! j'aimerois autant avoir heurté contre une borne.

RUSTAUT.

Il eſt vrai que je ſommes aſſez ferme ſur nos jambes ; mais, vous voilà bien-tôt revenu ? Avez vous trouvé votre homme ?

FRONTIN.

Quel homme, & que voulez-vous dire ?

RUSTAUT.

Ce que je voulons dire ? Je voulons dire que je n'avons pas perdu un mot de la converſation que vous avez eue ici, il n'y a qu'un moment, avec votre Maître : j'étions là.

FRONTIN.

Vous étiez là ?

RUSTAUT.

Oui, &, une preuve de cela, c'eſt que je ſommes très-content de vous ; vous êtes un brave homme, M. Frontin, un homme véridique, qui ſçait

rendre justice au mérite, & à qui je ferons, ma foi, un bon présent de nôces.

FRONTIN.

Oh, M. Rustaut, vous avez trop de bonté, & je voudrois trouver les occasions...

RUSTAUT.

Laissons-là les remerciemens; revenons à la petite manigance que M. Valere a imaginée, & sur laquelle vous voyez bien qu'il seroit inutile de faire le discret avec nous.

FRONTIN.

Très-inutile, puisque vous avez tout entendu, & que d'ailleurs vos intérêts & ceux de mon Maître sont liés.

RUSTAUT.

Votre homme étoit-il chez lui?

FRONTIN.

Je l'ai trouvé à sa porte.

RUSTAUT.

Fera-t-il notre affaire.

FRONTIN.

Non.

RUSTAUT.

Eh pourquoi?

FRONTIN.

Parce qu'il eſt ſi yvre qu'il n'eſt pas poſſible de s'en ſervir.

RUSTAUT.

Que diantre!.. Eh bien, il faut vîte courir chez quelqu'autre de vos amis.

FRONTIN.

Vîte courir? Vîte courir? M. Ruſtaut, ce jour-ci eſt un jour de réjouiſſance; on a prodigué au Château le vin & la bonne chere; vous ſeriez peut-être à préſent vous-même yvre, ſi vous n'aviez pas eu votre mariage en tête.

RUSTAUT.

Cela ſe pourroit bien.

FRONTIN.

Il y a toute apparence que tous mes amis le ſont; j'ai toujours connu celui

de chez qui je viens, pour un des plus ſobres.

RUSTAUT.

Comment ferons-nous donc ?

FRONTIN.

Je ne ſçais.

RUSTAUT.

Ce petit ſtratagême de votre Maître étoit ſi bien imaginé !

FRONTIN.

Très-bien imaginé... Si vous pouviez nous trouver quelqu'un ?

RUSTAUT.

Je venons ſi rarement à la Ville, que je n'y connoiſſons perſonne.

FRONTIN, *feignant de rêver.*

Que diable... j'ai beau chercher... Ecoutez, je penſe...

RUSTAUT.

Quoi ?

FRONTIN.

Sçauriez-vous déguiſer votre voix ?

RUSTAUT.

Pourquoi nous demandez vous cela ?

FRONTIN.

Parce que notre Demoiſelle, n'ayant jamais vû M. Cléon, on pourroit vous faire paſſer pour lui, auprès d'elle, tout comme un autre.

RUSTAUT.

Moi! Et comment lui déguiſer mon viſage?

FRONTIN.

Ce ne ſeroit pas là la difficulté; j'irois lui dire que je lui amene Monſieur Cléon; mais qu'il l'attend ici parce qu'étant brouillé avec M. Valere, il ne veut pas entrer dans ſa maiſon; or dans l'obſcurité, avec un autre habit, un chapeau enfoncé, une perruque qui vous couvriroit la moitié de la phiſionomie, je crois que vous ſeriez abſolument méconnoiſſable.

RUSTAUT,

Je le crois auſſi.

FRONTIN.

Il n'y a donc que votre voix.

RUSTAUT.

Que cela ne vous inquiette pas. Je vous dirons que j'avions quelquefois martel en tête ſur la conduite de notre défunte femme ; j'allâmes un jour à un bal où elle étoit, & où certainement elle ne nous attendoit pas ; je nous étions maſqué en vrai freluquet ; je nous aprochâmes d'elle, en déguiſant notre voix ; je vantîmes ſes charmes ; je lui fimes entendre que je jouiſſions d'un gros bien, & que tout ce que j'avions, ſeroit à ſon ſervice ; elle nous répondit qu'il falloit que je fuſſions un impudent pour oſer lui parler ſur ce ton-là ; qu'elle avoit de la vertu, de l'honneur, & un mari qu'elle aimoit ; & même, à certaine privauté que je voulumes prendre, elle nous bailla un ſoufflet...

FRONTIN.

En vérité ?

RUSTAUT.

En vérité : or craignez vous à préſent que je ne puiſſions pas déguiſer notre voix, lorſque notre femme, notre propre femme...

FRONTIN.

Non, non, & dès que vous avez pardevers vous une preuve auſſi peu équivoque...

RUSTAUT.

Trouvez ſeulement les habits, & ne vous embarraſſez pas du reſte.

FRONTIN.

Ils ſeront bien-tôt trouvés, je vais les chercher.

SCENE VI.

RUSTAUT, *ſeul.*

JARNI, je ſerions à préſent bien fâché que ſon ami n'eût pas été yvre; outre qu'on manie toujours mieux ſoi-

même ſes affaires que ceux que l'on en charge, je pourrons, comme étant un vieux parent, & déclarant à notre prétendue que ſi elle veut que je l'aidions, il faut qu'elle ait en nous toute confiance, je pourrons, dis-je, lui faire finement de petits interrogats & la preſſer ſur les raiſons qu'elle a d'être ſi répugnante à nous épouſer; je ne ſommes naturellement ni ſoupçonneux, ni jaloux, & elle a d'ailleurs toute la phiſionomie d'une fille qui doit avoir toujours été bien reſpectée, mais cependant, lorſque M. le Gouverneux lui a propoſé notre mariage, elle a paru ſi diantrement ahurie...

SCENE VII.

RUSTAUT, FRONTIN, *apportant des habits.*

FRONTIN.

VOilà tout ce qu'il vous faut.

RUSTAUT.

Bon : aidez-nous à préſent. (*Après que Frontin lui a aidé à ſe déguiſer.*) Eh bien qu'en dites-vous ?

FRONTIN.

Je dis qu'il n'y a que le Diable qui pourroit vous reconnoître : je vais vous annoncer. (*Il ſort.*)

RUSTAUT.

Ramenons les deux bouts de la perruque en devant pour avoir l'apparence plus grave : j'affecterons de touſſer de tems en tems, & j'appuyrons lentement ſur nos paroles.

FRONTIN, *à Crispin qu'il amene.* Mademoiselle, voilà Monsieur Cléon.

CRISPIN, *à Frontin.* Allez, laissez-nous.

SCENE VIII.

RUSTAUT; CRISPIN.

CRISPIN, *affectant un ton d'embarras, de pudeur & d'innocence pendant toute cette Scene.*

C'Est moins, Monsieur, l'honneur que j'ai d'être de vos parentes, que votre réputation qui m'a déterminée à avoir recours à vous: vous passez pour un si honnête homme, si charitable & si compatissant, que je me suis flattée que je ne vous implorerois pas en vain dans mon affliction.

RUSTAUT.

Je serons charmé de vous être utile,

& vous pouvez nous parler en toute confiance.

CRISPIN, *soupirant.*

Par où commencer !

RUSTAUT.

Ordinairement l'on commence... par le commencement.

CRISPIN.

Vous ſçavez, Monſieur, que j'ai toujours vêcu à la campagne.

RUSTAUT.

Oui.

CRISPIN.

Si je n'étois pas à portée d'avoir cette éducation brillante qui ſert à cultiver les graces du corps & de l'eſprit, en revanche, je puis dire que du côté de la ſageſſe, j'étois élevée ſous l'aiſle d'une mere... (*ſanglottant.*) Ah, Monſieur !

RUSTAUT.

Ne pleurez donc pas.

CRISPIN.

La pauvre femme ! Il ſembloit

qu'elle prévoyoit le malheur qui devoit un jour m'arriver ! Je commençois à peine à parler, qu'elle me répétoit sans ceſſe qu'il falloit chaſſer d'auprès de moi les petits garçons, ne point badiner, & ne point jouer avec eux : plus je grandiſſois, plus elle me peignoit tous les hommes comme des monſtres : vaines précautions & qui me feroient preſque croire qu'à la vertu il y a de la deſtinée comme à toute autre choſe !

RUSTAUT.

Il ne faut pas croire cela, ma parente.

CRISPIN.

Ah, mon parent, quand je vois tous les jours tant de jeunes filles qui dès l'âge de douze à treize ans, ſe mirent, ſe regardent, qui cherchent les hommes, leur ſourient, les agacent, enfin qui s'expoſent ſans ceſſe à tomber dans leurs piéges, & qui cependant n'y

tombent pas, & que moi qui avois toujours vêcu dans la retenue & la modeſtie...

RUSTAUT.

Eh bien vous, vous y avez été priſe?

CRISPIN.

Hélas!.. Ce ſoupir vous en dit aſſez; épargnez à ma pudeur un detail...

RUSTAUT.

Ah, je n'avons pas beſoin du détail, je le devinons de reſte.

CRISPIN.

Si vous aviez vû l'ingrat à mes genoux, ſi vous aviez entendu tous les ſermens qu'il me fit de n'être jamais qu'à moi, & ſi vouliez un peu réfléchir que les meilleurs cœurs ſont ordinairement les plus crédules, peut-être, Monſieur, votre infortunée parente exciteroit-elle moins votre indignation que votre pitié.

RUSTAUT, *à part.*

Il faut avouer qu'il y a des hommes

qui ont bien le diable au corps, & quelle chienne de découverte je venons de faire ! Mais, morgué, n'éclattons pas ; je pouvons doucement en tirer parti. (*à Crispin.*) Vous êtes à plaindre ; voyons quel eſt le ſervice que vous voulez que je vous rendions.

CRISPIN.

Le voici : entre nous, notre couſin Valere n'eſt qu'un freluquet, impatient de poſſéder ſa peronnelle, & à la diſcrétion de qui je n'ai eu garde de me confier : je penſe même que Ruſtaut n'auroit pas une grande conſidération pour lui ; au lieu que lorſqu'une perſonne d'âge & de poids comme vous, voudra bien parler à ce manant, je ne doute pas qu'il ne faſſe attention à ce qu'elle lui dira ; je vous prie donc d'aller le trouver, & de lui faire entendre que je ne l'épouſerai jamais d'autorité ; mais que s'il veut ne point trop preſſer les choſes, vous eſperez manier mon eſprit

esprit de façon que dans un mois, ou un mois & demi au plutard, je ferai sa femme.

RUSTAUT.

Seroit-ce en effet votre dessein de l'épouser dans ce tems-là?

CRISPIN.

Oui.

RUSTAUT.

Cela est obligeant pour lui, après votre avanture.

CRISPIN.

Après mon avanture? Quand j'en aurois eu dix, il me semble qu'il seroit encor trop heureux de m'avoir.

RUSTAUT.

Certainement: il n'y a qu'une chose qui nous embaraſſe; je connoissons Rustaut; si malheureusement, après les nôces, il alloit découvrir le petit accident qui vous est arrivé, il est brutal & seroit homme à vous tordre le cou; ainsi je crois qu'il vaut mieux que je lui

propose de votre part cinq mille piastres, à condition qu'il renoncera entiérement à vous.

CRISPIN.

Je ne lui donnerai rien du tout : n'ai-je pas besoin plus que jamais d'un mari, & je pense que ce drôle-là me conviendra assez.

RUSTAUT, *ôtant la perruque & l'habit qui le déguisent.*

Non, morguenne, ce drôle-là ne vous conviendroit pas ; me reconnoissez-vous ? Vous vous êtes confessée au Renard, ma poulette.

CRISPIN.

Voilà une bien indigne supercherie qu'on m'a faite !.

RUSTAUT.

Ma foi, vous nous en prépariez une qui n'étoit pas trop honnête. Eh bien, voulez-vous encore nous épouser ?

CRISPIN.

Mais après tout, seriez-vous donc, le premier...

RUSTAUT.

Taiſez-vous, effrontée, & promettez-nous vîte les cinq mille piaſtres, ſans quoi j'allons vous timpaniſer d'importance.

CRISPIN.

Que veut donc dire cet inſolent, & parle-t-on ainſi à une fille d'honneur ? Apprenez, faquin, que je ne crains point vos diſcours ; ma réputation eſt trop bien établie ; d'ailleurs perſonne n'ignore que j'ai refuſé de vous épouſer, & l'on ſçait aſſez qu'un amant piqué, quand il eſt malhonnête homme, eſt capable de tout : il convient bien à un manant de vouloir ſe vanger comme un petit-maître ; allez, & renoncez à jamais à l'eſpoir de me poſſéder.

RUSTAUT.

Quelle impudence ! Je ne ſçais qui me tient... Morguenne, il ne ſera pas dit que je ſerons entiérement la dupe de ceci ; tenez, je voulons bien rabat-

tre à deux mille piaſtres, mais ſi vous barguignez encore, j'allons tout conter à M. le Gouverneux; il nous aime, & j'obtiendrons qu'il faſſe examiner vos allûres d'ici à quelque temps, afin de voir ſi j'aurons été un calomnieux.

CRISPIN, *à part.*

Perdons quelque choſe plûtôt que de nous jetter dans un nouvel embarras.

RUSTAUT, *voyant venir le Gouverneur.*

Juſtement le voici.

CRISPIN.

Je vous promets les deux mille piaſtres, mais du moins je compte ſur votre diſcrétion.

RUSTAUT.

Oh, je vous verrions épouſer notre meilleur ami, que je ne ferions qu'en rire.

SCENE DERNIERE.

LE GOUVERNEUR, HENRIETTE, VALERE, FRONTIN, RUSTAUT, CRISPIN.

LE GOUVERNEUR.

EH bien êtes-vous d'accord ?

RUSTAUT.

A peu près ; M. le Gouverneux ; elle demande du tems, je lui en accordons ; peut-être l'épouserons-nous ; peut-être ne l'épouserons-nous pas ; bref, je ſommes content & je vous prions de ne plus retarder le bonheur de M. Valere de qui je n'avons que ſujet de nous louer.

LE GOUVERNEUR.

Si tu es content, cela ſuffit ; je ne conſidérois dans tout ceci que ton avantage, & n'attendois qu'après toi

pour faire célébrer les différens mariages arrêtés dans ce jour.

(*A Valere & à Henriette.*)

Venez, suivez-moi ; on va vous unir.

FRONTIN.

Monsieur Rustaut, Vous m'avez promis un présent de nôces ?

RUSTAUT.

Il est vrai, mon ami ; marie-toi, & je t'assure celui que Mademoiselle me destinoit.

CRISPIN, *aux Spectateurs.*

Je parois hors d'affaires, mais je suis plus embaraſſé que jamais, Messieurs, si vuos n'applaudissez.

FIN.

LES PARFAITS AMANS, OU LES METAMORPHOSES,

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES,

Avec quatre Intermedes;

Repréſentée pour la premiere fois, le Jeudi 25 Avril 1748, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi.

LE hazard m'avoit conduit dans le Magazin de la Comédie Italienne ; j'y vis des Décorations qui me parurent ſingulieres ; on me dit qu'elles avoient été faites pour une Comédie qu'on n'avoit pas pû jouer ; j'imaginai d'en faire une ſur ces Décorations ; je traçai ce Canevas où mon idée a été uniquement d'amener des Scenes plaiſantes & des lazzis entre les Acteurs comiques, avec des Danſes, du Chant, des Machines, enfin beaucoup de Spectacle. Cette Piéce, quoïque toute en François, fut affichée, *Comédie Italienne* : c'étoit aſſez annoncer ſon genre.

ACTEURS.

ZULPHIN, *Génie, pere de Floriſſe.*

GALANTINE, *Fée, mere de Zermés.*

FLORISSE.

ZERMÉS.

MUTALIB, *Génie, frere de Zulphin & de Galantine.*

CORALINE.

UN GNOME.

ARLEQUIN.

SCAPIN.

UN BERGER.

LES PARFAITS AMANS, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Tour au milieu de nuages ſuſpendus qui s'étendent du bas en haut, & rempliſſent tout le fond.

SCENE PREMIERE.

FLORISSE, MUTALIB *ſous la figure d'un Sauvage, gardien de Floriſſe ; il la regarde quelque temps ; elle a les yeux baiſſés, ſoupire & paroît plongée dans la plus profonde réverie.*

MUTALIB.

QUEL ſoupir ! vous m'avez promis que ſi je vous laiſſois ſortir, vous m'ouvririez votre cœur ?

FLORISSE

Que veux-tu que je te diſe ?

MUTALIB.

Ce que vous penſez.

FLORISSE.

Je ne penſe à rien.

MUTALIB.

A votre âge, une fille penſe toujours à quelque choſe... Allons, parlez donc.

FLORISSE.

Laiſſe-moi.

MUTALIB.

Puiſque vous ne voulez pas parler, je vais parler, moi. Parmi les Génies, il y en avoit un...

FLORISSE.

Oh, tu vas me conter une hiſtoire !

MUTALIB.

Sans doute : vous m'en demandez tous les jours ?

FLORISSE.

Je ne ſuis pas aujourd'hui en humeur d'en entendre.

MUTALIB.

Ecoutez ſeulement : je vous réponds que celle-ci vous intéreſſera. Parmi les Génies, il y en avoit donc un, beau, bienfait, vif, brillant, enjoué, fourbe, perfide, en un mot, merveilleux pour les femmes. Après en avoir trompé un grand nombre, il trouva que la Fée Poupette manquoit à ſes triomphes ; il mit tout en uſage pour l'avoir, & il l'eut ; mais à peine fut-il heureux, qu'il ne s'en ſoucia plus, & qu'il la ſacrifia à une ſimple mortelle. La Fée, au déſeſpoir de ſe voir abandonnée, complotta, cabala avec pluſieurs autres qu'il avoit trahies comme elle ; notre Génie à bonnes fortunes fut cité au Conſeil ſouverain des Fées, & voici l'Arrêt qui fut rendu : *Le Génie Zulphin...*

FLORISSE.

Que veux-tu dire ? Le Génie Zulphin ? C'eſt mon pere ?

MUTALIB.

Sans doute, c'eſt votre pere, & c'eſt auſſi ſon hiſtoire que je vous raconte : on n'inſtruit pas ordinairement les enfans des frédaines de leurs parens, à moins qu'on n'en ait de fortes raiſons ; vous jugerez des miennes par la ſuite de mon récit ; revenons à l'Arrêt : *Le Génie Zulphin deviendra laid, peſant, lourd, décrepit, à l'inſtant que la fille qu'il a eue d'une mortelle*, c'eſt vous, *preſſée par ſon amour, en fera l'aveu à ſon Amant.*

FLORISSE.

O ciel !

MUTALIB.

Ce n'eſt pas le tout : votre pere a parmi les Fées une ſœur du même caractére que lui ; vive, folle, étourdie, coquette, capricieuſe, bravant avec intrepidité toutes les bienſeances : un Génie qu'elle trompoit, la ſurprit avec un Mortel ; il repréſenta que

puiſque les Fées avoient cru devoir ſe venger des perfidies du frere, il étoit juſte qu'on punit auſſi celles de la ſœur : il fut dit que l'Arrêt leur ſeroit commun.

FLORISSE.

Quel Arrêt, grands Dieux !

MUTALIB.

Il eſt ſûr que pour un Petit-Maître & pour une Coquette, qui ne ſont occupez que de leurs graces, de leurs ajuſtemens, de leur jargon & de leur maintien, il eſt bien terrible de penſer que tout à coup, dans un inſtant, ils tomberont de cet état qui leur paroît ſi délicieux, ſi brillant, dans l'état affreux de la décrépitude : c'eſt pour parer ce coup fatal, que votre pere vous tient, depuis l'âge de cinq ans, enfermée dans ce Château ; & la Fée, ſa ſœur, avoit pris la même précaution à l'égard de ſon fils ; mais ce fils s'eſt échappé ; c'eſt ce jeune

homme qui s'arrêta hier si longtems à vous considérer, tandis que vous étiez à la fenêtre, qui vous parut si aimable, & à qui vous avez sans doute rêvé toute la nuit... Mais, quoi, vous voilà toute en pleurs ?

FLORISSE.

Que je suis malheureuse !

MUTALIB.

Ne vous affligez pas tant ; je ne vous ai fait tout ce détail, que pour vous prévenir sur le danger...

FLORISSE.

Mon pere ne voudra jamais devenir laid ; il me tiendra toujours renfermée dans ce Château ; j'y mourrai...

MUTALIB.

Vous n'y mourrez pas : connoissez-moi, Florisse ; j'ai pris la figure du Sauvage qui vous a gardée jusqu'à présent ; je suis le Génie Mutalib, frere de votre pere ; prévoyant les malheurs qui vous menacent, je viens

contre mon frere & ma ſœur, vous défendre vous & votre Amant.

FLORISSE, *le careſſant.*

Ah, mon cher oncle ! mon cher oncle !..

MUTALIB.

J'ai été indigné de voir un pere & une mere, livrés à tous les égaremens du cœur & de l'eſprit, condamner des enfans innocens à une éternelle priſon... Mais, j'apperçois Arlequin & Scapin ; ils ſont au ſervice de votre pere ; il ne faut pas qu'ils voyent que je vous laiſſe ſortir ; rentrez vîte, tandis que ſous cette figure qui me déguiſe à leurs yeux, je vais tâcher de ſçavoir ce qu'ils viennent faire ici.

FLORISSE, *en s'en allant.*

Mon cher oncle, je n'ai d'eſpoir qu'en vous.

MUTALIB.

Il y aura bien des obſtacles à ſurmonter, ma chere niéce, mais j'eſpere d'en venir à bout.

SCENE II.

MUTALIB, *toujours sous la figure du Sauvage*, ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN, *à Scapin.*

JE te dis que j'en suis sûr.

SCAPIN.

Et moi, je te dis que tu te trompes.

ARLEQUIN.

Tu t'obstines mal à propos.

SCAPIN.

C'est toi qui as tort.

ARLEQUIN.

Enfin, nous avons parié?

SCAPIN.

Certainement.

ARLEQUIN.

Tu perdras.

SCAPIN.

Nous verrons.

ARLEQUIN, *appercevant Mutalib, & l'embraſſant.*

Eh, bon jour, mon cher Sauvage.

MUTALIB, *gravement.*

Bon jour.

SCAPIN, *l'embraſſant auſſi.*

Ton ſerviteur, mon ami.

MUTALIB.

Ton ſerviteur.

ARLEQUIN, *careſſant la mouſtache de Mutalib.*

La voilà, cette mouſtache! la belle mouſtache! eh bien, Scapin, paries-tu encore?

SCAPIN.

Toujours.

MUTALIB.

Qu'avez-vous donc parié?

ARLEQUIN.

En venant ici, nous parlions de toi & de tout ton mérite; il m'a ſoutenu que ta mouſtache étoit poſtiche.

SCAPIN.

Et je le ſoutiens encore.

ARLEQUIN.

Je te soutiens qu'elle est naturelle.

SCAPIN.

Elle ne l'est pas, te dis-je.

ARLEQUIN.

Elle ne l'est pas ? Quel entêté ! oh cela me met dans une colere... Tiens, regarde donc.

(*Il tire de toute sa force, & traîne Mutalib par la moustache.*)

MUTALIB.

Ah ! ah ! ah ! coquin ! coquin !

ARLEQUIN, *à Scapin.*

Disputeras-tu encore ?

SCAPIN.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Quoi, tu n'as pas perdu ?

SCAPIN.

Pour me convaincre, il faut que je tire moi-même.

MUTALIB.

Tirer toi-même ?

SCAPIN.

Apparemment.

MUTALIB, *levant sa massuë.*

Approche.

SCAPIN.

Eh bien, le pari est nul.

ARLEQUIN, *à Mutalib.*

Que diantre, laisse-le tirer, ne fusse que pour l'honneur de ta moustache.

MUTALIB.

Marauts, si je laisse tomber ma massuë...

ARLEQUIN.

Mais tu as tort; tu sçais que j'aurois gagné; tu me fais perdre cet argent-là, comme si tu le volois dans ma poche.

MUTALIB, *froidement, feignant de s'en aller.*

Au revoir.

ARLEQUIN, *le faisant revenir.*

Où vas-tu donc?

MUTALIB.

A mon poſte.

ARLEQUIN.

A ton poſte, vilain Suiſſe ! Demeure, nous avons à te parler ; le Génie notre Maître a ſçu qu'un jeune homme roda hier longtemps autour de ce Château.

MUTALIB.

Il eſt vrai.

ARLEQUIN.

Il nous envoye te dire de veiller plus exactement que jamais ſur Mademoiſelle Floriſſe.

MUTALIB, *froidement, & feignant encore de s'en aller.*

Je ferai mon devoir ; j'aſſommerai ce jeune homme, s'il revient.

ARLEQUIN.

Animal, ne ſçais-tu pas que par l'Arrêt prononcé contre notre Maître, il ne lui eſt pas permis d'employer la force, ni les ſecrets de ſon art, contre

ceux qui tâcheront de se faire aimer de sa fille ?

MUTALIB.

Je l'avois oublié.

ARLEQUIN.

Il a promis de nous récompenser magnifiquement, Scapin & moi, si nous pouvons, par quelque ruse, éloigner ce jeune homme... Scapin ?

SCAPIN.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Il me vient une idée.

SCAPIN.

Voyons.

ARLEQUIN.

Je prendrai un des habits de Mademoiselle Floriſſe ; je me préſenterai comme ſi j'étois elle...

SCAPIN.

La peſte de l'animal ! Voyez, voyez le beau minois pour qu'on le prenne pour une jolie fille ?

ARLEQUIN.

Je dirai à ce jeune homme...

SCAPIN.

Que pourras-tu lui dire ? Il s'imaginera bien qu'on ne garderoit pas avec tant de ſoin une guenon comme toi.

ARLEQUIN.

Que tu es bête ! que tu es bête ! (*montrant Mutalib.*) il eſt bien butor, bien lourd, bien épais, cependant je ſuis ſûr qu'il dévine...

MUTALIB, *gravement.*

Tu te trompes, je ne devine jamais.

ARLEQUIN.

Eh bien, animaux que vous êtes, écoutez-moi : je dirai à ce jeune homme que mon pere, par la puiſſance de ſon art, m'a ainſi enlaidie ; quand je dis enlaidie, c'eſt-à-dire, un peu diminué de la blancheur, de la fineſſe & de l'éclat de mon teint ; (*prenant un*

en ton de mignardiſe.) car enfin, après tout, ſans trop ſe flatter, ſous quelque déguiſement que l'on ſoit, on ne ſera jamais à faire peur, & j'ai connu à Scapin vingt Maîtreſſes avec qui je n'aurois fait certainement nulle comparaiſon pour la taille & la figure.

MUTALIB.

Cela marque ſon bon goût.

SCAPIN.

Quoi, tu dis que tu m'as connu des Maîtreſſes...

ARLEQUIN, *du même ton ridicule de mignardiſe.*

Oui, Mons Scapin, Mons Scapin, nulle comparaiſon; briſons, briſons là-deſſus; ſi l'amour que vous aviez pour elles, vous aveugle encore, je veux bien ne m'en pas offenſer... J'apperçois quelqu'un; ſeroit-ce ce jeune homme?

MUTALIB.

Lui-même.

ARLEQUIN.

Il eſt bien fait, & le cœur d'une recluſe eſt toujours prompt à s'enflammer ! Mademoiſelle Floriſſe l'a-t-elle vû ?

MUTALIB.

Oui.

ARLEQUIN.

Se ſont-ils parlé ?

MUTALIB.

Non.

ARLEQUIN

Allons, allons, Scapin, entrons; entrons vîte pour nous déguiſer.

SCENE III.

MUTALIB *au bord du Théâtre*; ZERMÉS *au fond, considérant le Château.*

MUTALIB

IL regarde s'il ne verra point paroître sa Maîtresse ; ces pauvres Amans sont menacez de grands malheurs ; je les protégerai de tout mon pouvoir ; mon cher neveu, tu auras besoin de courage & de fermeté. Servons-nous de la puissance de mon art ; excitons des prestiges ; faisons naître des monstres ; éprouvons s'il est capable d'affronter les dangers & la mort, & s'il ne se laissera point épouvanter.

ZERMÉS, *s'approchant de Mutalib.*

Mon ami, à qui appartient ce Château ?

MUTALIB, *fierement.*

A moi, qui t'ordonne de t'en éloigner.

ZERMÉS, *avec mépris.*

Tu me fais naître l'envie d'y entrer.

MUTALIB, *se mettant entre lui & le Château, & levant sa massuë.*

Ose en approcher.

ZERMÉS.

Ah, tu me ménaces?

(*Il fond, l'épée à la main, sur Mutalib qui disparoit. Un énorme Géant se présente; Zermés combat ce Géant qui s'abîme & est remplacé par une autre figure moins grande, toute noire, avec des aîles, la barbe, les cheveux & les sourcils blancs. Cette figure s'abime encore; il sort une grosse gerbe de feu, & ensuite, de la fenêtre, s'allonge & se replie un grand serpent qui se change tout à coup en un oiseau monstrueux; Zermés frappe*

cet oiſeau ; il s'envole, en jettant un cri lugubre ; la porte du Château s'ouvre ; Arlequin & Scapin paroiſſent, déguiſés en femmes.

SCENE IV.

ZERMÉS, ARLEQUIN & SCAPIN *en femmes.*

ARLEQUIN, *s'appuyant ſur le bras de Scapin, avance nonchalamment.*

N'Allons pas plus avant : arrêtons-nous ma bonne :
Je ne me ſoutiens plus : ma force m'abandonne.

ZERMÉS.

Meſdames, vous ſortez de ce château ; je vous prie de contenter ma curioſité au ſujet d'une jeune perſonne que je vis hier à cette fenêtre.

ARLEQUIN.

Hélas !

SCAPIN.

Hélas!

ZERMÉS.

Lui ſeroit-il arrivé quelque malheur ?

SCAPIN.

Seigneur, cette jeune perſonne dont la vûë parut vous intéreſſer, & à qui vous n'avez inſpiré que trop d'amour...

ARLEQUIN.

Ah, ma bonne, ménage ma pudeur ; quel aveu vas-tu faire ?

SCAPIN.

Mon enfant, nous n'avons pas le tems d'obſerver les bienſéances... Seigneur, la voilà.

ZERMÉS.

La voilà ? ce monſtre...

ARLEQUIN.

Ah, je me meurs ! je me meurs!

SCAPIN.

Ma petite, ma chere petite...

ARLEQUIN.

Je ſuis un monſtre à ſes yeux !

SCAPIN, *à Zermés.*

En vérité, Seigneur, cela n'eſt pas bien.

ZERMÉS.

Quoi tu voudrois me perſuader...

SCAPIN, *feignant de pleurer.*

Ce qui n'eſt que trop vrai ! C'eſt elle, & vous voyez en moi ſa fidelle nourrice.

ZERMÉS.

Seroit-il poſſible ! Mais, après tous les prodiges que je viens de voir, rien ne doit m'étonner. (*à Arlequin.*) Quoi, vous ſeriez cette perſonne adorable...

ARLEQUIN.

Ah, laiſſez-moi, laiſſez-moi.

ZERMÉS.

Arrêtez...

ARLEQUIN.

Je ſuis, dites-vous, un monſtre...

ZERMÉS.

De grace...

SCAPIN.

Ma petite, vous êtes ſi changée; il eſt excuſable.

ARLEQUIN.

Non, il ne l'eſt pas.

ZERMÉS.

Madame, je vois qu'il y a de l'enchantement dans tout ceci ; daignez m'éclaircir ce myſtére, & comptez que je ſuis prêt à ſacrifier mille fois ma vie pour vous ſervir & vous venger.

ARLEQUIN, *ſoupirant & le regardant tendrement.*

Qu'on eſt foible quand on aime! Seigneur, ſi vos yeux on pû me méconnoître, votre cœur n'auroit pas dû s'y tromper. Aprenez mes malheurs : à l'âge de cinq ans, j'ai été renfermée dans ce Château, ſous la garde d'un vilain Sauvage; j'y ai paſſé mes plus tendres années, ſans ſentir ma captivité ; ma bonne, qui conte

fort joliment, me faiſoit de petites hiſtoires ; d'ailleurs, il ne m'y manquoit rien de tout ce qui peut aider à former le cœur & l'eſprit des jeunes perſonnes de qualité ; j'y avois des perroquets, des pantins, des ſinges, des petits chiens ; je faiſois des nœux. Mais enfin, l'âge amene les idées ; je commençai à me regarder plus ſouvent à mon miroir ; je ſentis avec cet aimable embonpoint qui perfectionne nos charmes, je ſentis croître en moi un certain trouble, des deſirs confus ; ma bonne, qui eſt la modeſtie même, demeuroit quelquefois toute interdite des queſtions que je lui faiſois par pure innocence. L'ennui me gagnoit de plus en plus ; je lui demandai ſi ſouvent quand nous ſortirions de cette priſon, qu'enfin elle m'aprit que mon pere tâcheroit de m'y retenir toujours, parce qu'il étoit menacé d'un grand malheur à

l'instant que je prononcerois pour la premiere fois cette aveu toujours si embarassant pour une bouche timide, ces mots, *je vous aime*, qui coutent tant à prononcer à une fille bien née, mais ... qu'enfin on prononce tôt ou tard. Hier le hazard conduisit vos pas au pied de ce Château; vous vous y arrêtates; je ne me lassois point de vous regarder....

Épargnez-moi, Seigneur, d'en dire davantage: Je sens que la rougeur me couvre le visage.

ZERMÉS.

Ah, de grace, Madame, achevez.

ARLEQUIN.

Mon pere qui nous examinoit sans doute, démêla l'impression que vous faisiez sur mon foible cœur, & soit pour me punir, soit qu'il ait cru trouver un moyen d'éviter le malheur qu'il craint, il a fait évanouir, d'un coup de baguette, le peu de charmes que j'avois.

ZERMÉS.

Le barbare ! un pere peut-il être assez inhumain... charmante personne !..

ARLEQUIN.

Ce n'est pas la perte de ma beauté qui m'afflige le plus ; je suis moins vaine que tendre ; mais quand je pense que je vais perdre aussi votre cœur, car... vous ne m'aimerez pas faite comme je suis ?

SCAPIN.

Eh pourquoi non, Madame ? Monsieur paroît un galant homme ; il voit que vous souffrez à cause de lui ; cela doit l'attacher encore plus à vous ; d'ailleurs, il y a des moyens de finir votre enchantement.

ZERMÉS, *à Scapin.*

Ah, dites-les-moi promptement.

ARLEQUIN, *à Scapin.*

Non, ma chere, non, ne les dis pas.

ZERMÉS.

Quoi, Madame, douteriez-vous de mon courage, ou voulez-vous me laiſſer croire que vous réſervez à un Amant plus cheri, la gloire de vous tirer de l'état où vous êtes ?

ARLEQUIN.

Ah ! ne me faites pas cette injuſtice ; mais, je vous avoue que quand je penſe aux moyens qu'il faudroit que vous employaſſiez pour me déſenchanter, le cœur me ſaigne.

SCAPIN.

Et à moi auſſi ; mais enfin, il n'en mourra pas : Seigneur, en partant d'ici, il faut que vous marchiez toujours vers l'Orient ; vous vous arrêterez dans le premier bois que vous trouverez, & là, pendant huit jours... vous voyez que le terme n'eſt pas long ?..

ZERMÉS.

Eh bien, pendant huit jours ?

SCAPIN.

Tous les matins, avec cette ceinture, vous vous appliquerez vingt-deux coups bien comptez ; j'offrirois volontiers de vous accompagner pour vous épargner la peine de vous les donner vous-même ; mais, comme il faudra que vous soyez tout nud, la pudeur ne me permet pas...

FLORISSE, *qui s'eſt miſe à la fenêtre.*

Scélerats ! Coquins ! Seigneur, châtiez ces deux fourbes qui ſe ſont ainſi déguiſez pour vous tromper.

ZERMÉS, *leur appliquant pluſieurs coups de la ceinture avant qu'ils puiſſent ſe ſauver.*

Ah, maraûts !

ARLEQUIN.

Seigneur, Seigneur, prenez garde ; je ſuis la vraye Floriſſe ; celle qui eſt à la fenêtre, n'eſt qu'un phantôme.

ZERMÉS, *battant Scapin.*

Et la nourrice, la fidelle nourrice?

SCAPIN.

Ah! ah! ah!

ZERMÉS, *les ayant poursuivis jusque dans la coulisse, revient sur le Théâtre.*

Les coquins, comme ils me jouoient! Voyons s'il se présentera encore quelqu'obstacle pour m'empêcher d'entrer dans ce Château.

Il s'avance pour entrer; la porte se hausse, se baisse, se met à droite, à gauche; il s'accroche au balcon & entre.

SCENE V.

MUTALIB, *toujours sous la figure du Sauvage*, ARLEQUIN, SCAPIN.

MUTALIB, *à part.*

JE suis fort content & de l'intrépidité que mon Neveu a montrée contre ces monstres que je n'avois produits que pour éprouver son courage, & de la petite correction qu'il a faite à ces drôles-ci ; on voit, à leurs grimaces & à leurs contorsions, que les épaules leur font mal. (*à Arlequin.*) Ce jeune homme me paroît peu poli avec le beau Sexe ?

ARLEQUIN.

Je crois que tu veux railler, vilain marabous ? Morbleu, tu mériterois que nous te rendissions au centuple les coups que nous avons reçus.

SCAPIN.

Sans doute : ne devois-tu pas empêcher Mademoiſelle Floriſſe de ſe mettre à la fenêtre ? Tout alloit bien juſques-là ; tu peux compter que je dirai à notre Maître la façon dont tu le ſers.

MUTALIB.

Sors d'erreur : apprens que je n'ai point de Maître ; que je ne ſers que la juſtice & l'équité, & que je ſuis Mutalib.

SCAPIN, *tout tremblant.*

Seigneur... pardonnez... l'ignorance... qui nous faiſoit ignorer... que vous étiez... ſous cette vilaine figure.

ARLEQUIN.

Certainement, Seigneur, ſi j'avois ſçû que c'étoit vous, je n'aurois pas été aſſez impertinent pour vous tirer la mouſtache.

MUTALIB.

Je ne ſuis fâché que de vous voir tâcher de ſeconder l'injuſtice d'un Pere & d'une Mere aſſez barbares pour avoir voulu tenir toujours leurs enfans dans une étroite priſon.

ARLEQUIN.

Quand les Maîtres ne ſont pas bons, il faut bien que les Valets ſoient méchans.

MUTALIB.

Et ſi vous aviez un bon Maître qui vous mettroit un jour à votre aiſe, ſeriez-vous honnêtes gens ?

ARLEQUIN.

Oh, oui : je crois que je ſerois honnête homme, ſi j'avois le moyen de n'être point un coquin.

MUTALIB.

Eh bien, je vous promets de vous recompenſer au-delà de vos eſpérances ; attachez-vous à moi.

SCAPIN.

Volontiers.

ARLEQUIN.

De tout mon cœur ; auſſi-bien votre frere, malgré toutes ſes belles promeſſes, n'a jamais rien fait pour nous ; au lieu que vous avez la réputation d'être un Génie de probité & d'honneur.

MUTALIB.

Vous ſerez contents, ſi je le ſuis de vous... Mais ces nuages commencent à ſe diſſiper... Ces murs s'ébranlent...

ARLEQUIN, *avec effroi.*

Qu'eſt ce que cela nous annonce ?

MUTALIB.

Cette Tour s'écroulera, & les différentes perſonnes que mon frere y tient enchantées, reprendront leur figure naturelle, à l'inſtant que ma Niece avouera à ſon Amant qu'il eſt aimé ; apparemment que la pudeur & la crainte diſputent encore dans ſon cœur le terrein à l'Amour.

ARLEQUIN.

Oh, l'Amour ne tardera pas à l'emporter... Voyez, voyez... Ma foi, la Pudeur ne bat plus que d'une aîle... La Tour s'en va au diable... L'y voilà.

Les nuages achevent de se dissiper; la Tour s'écroule; on voit Zermés aux genoux de Florisse, lui baisant la main; les différentes personnes qui étoient enchantées dans les Jardins de ce Château, s'assemblent & forment des danses.

Fin du Premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre repréſente des Jardins.

SCENE PREMIERE.

MUTALIB, *ſous ſa figure naturelle*, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

HIen bien, avez vous vû votre frere & votre ſœur?

MUTALIB.

Inviſible à leur yeux, j'ai eu le plaiſir de les contempler tout à mon aiſe.

ARLEQUIN.

Sont-ils réellement bien laids, bien

changés ? Ont-ils l'air bien vieux, bien décrépit ?

MUTALIB.

Je t'en réponds.

ARLEQUIN.

Ne vous ont-ils point fait pitié ?

MUTALIB.

Tien, j'ai le cœur bon, & ſi ma ſœur avoit été ſimplement de ces femmes galantes dont l'ame tendre a beſoin d'être toujours occupée, je la plaindrois ; mais une Coquette, foible ſans être ſenſible ; toujours en intrigue ſans avoir peut-être jamais aimé ; fourbe, fauſſe, envieuſe, dechirant ſes Amies, denigrant ſes Amans, dans le tems même qu'ils l'avoient ; étalant partout un maintien indécent ; étourdie pour paroître brillante, ou bien affectant de traîner ſes paroles pour ſe donner des airs de mignardiſe & de nonchalance ; ah fi, fi ! je n'en ai pas plus de pitié que de ſon frere,

qui a été le beau modéle ſur lequel ſe ſont formés tous ces petits Fats dont on eſt, & dont on ſera peut-être à jamais infecté.

ARLEQUIN.

C'eſt une importune & maudite race !

MUTALIB.

Lorſqu'il entra dans le monde, ſentant la néceſſité de plaire aux femmes pour ſe mettre à la mode, il déguiſa d'abord ſon caractére impérieux ; il parut doux, poli ; cinq ou ſix Fées qui commençoient à être ſur le retour, poſtulerent ſon éducation ; à peine deux ou trois Avantures d'éclat l'eurent-elles mis en réputation, qu'il ne ſe contraignit plus ; toute l'impertinence de ſon caractére ſe développa ; marchant dédaigneuſement, ſe pavanant, compoſant ſes graces, affectant l'air malin, le ton ricanneur, parlant toujours, n'écoutant

jamais, décidant ſans ceſſe : croiroit-tu que ſon audacieuſe fatuité en impoſa, lui réuſſit ? Ses travers & ſes ridicules furent regardés comme des graces & des agrémens ; ſon jargon entortillé paſſa pour le bon ton. Chaque jour, quelque nouvelle perfidie accréditoit de plus en plus ce Héros charmant ; hautain, inſolent, ſans égards, ſans ménagement pour les femmes, il en étoit courû ; il étoit né, diſoit-il, pour les ſubjuguer ; mais, ma foi, il n'en ſubjuguera plus. Il ne tardera pas ſans doute à venir dans ces lieux pour ſe vanger de ſa fille...

ARLEQUIN.

De ſa fille ? Je croyois qu'il ne pouvoit plus rien contre elle ?

MUTALIB.

Il eſt ſûr que par l'Arrêt prononcé contre mon frere & ma ſœur, il ne leur eſt pas permis d'uſer de violence pour

ſéparer leurs enfans ; mais la malignité a tant de reſſources ! Elle inſpire tant de ruſes, de ſtratagêmes ! J'ai conſeillé à mon Neveu de ſe tenir caché pendant le reſte du jour ; j'ai auſſi quelques avis à donner à ma Niéce : tandis que je vais lui parler, attends moi ici, & examine bien tout ce qui ſe paſſera.

Il ſort.

SCENE II.

ARLEQUIN, *ſeul.*

CE Génie eſt bon-homme, mais je le crois un peu bête. Je le ſervirai d'inclination contre ſon frere & ſa ſœur ; cependant toujours de façon à ne me pas expoſer ; ſi j'aime les bonnes gens, je crains encore plus ceux qui ne le ſont pas... Mais que vois-je... Seroit-il poſſible...

SCENE

SCENE III.

ARLEQUIN, CORALINE.

ARLEQUIN.

CORALINE!

CORALINE.

Oui, c'eſt moi.

ARLEQUIN.

C'eſt toi ? Eh d'où viens-tu, ma chere Enfant ?

CORALINE.

J'étois au nombre des perſonnes que le Génie tenoit enchantées dans ces Jardins ; il y a quelque tems qu'il vint voir ſa Fille ; je lui reprochai la priſon où il la tenoit enfermée ; il ſe fâcha contre moi....

ARLEQUIN.

Je te croyois morte. Que je t'ai pleurée ! La chere Coraline, diſois-je, du moins ſi j'en avois aupara-

vant fait ma femme ! hélas, peut-être eſt-elle morte fille !

CORALINE.

Qu'appelles-tu peut-être ?

SCENE IV.

ARLEQUIN, CORALINE, SCAPIN, *au fond du Théâtre.*

ARLEQUIN, *voulant la careſſer.*

MAIS, n'eſt-ce point ton ombre ?

CORALINE.

Finis.

ARLEQUIN, *continuant de la careſſer.*

Ma chere Enfant, laiſſe-moi m'aſſurer que tu n'es point morte. (*Elle lui donne un ſoufflet.*) Oh, parbleu, tu es bien vivante ! Dis-moi, je m'imagine qu'être enchantée, c'eſt comme ſi l'on dormoit ; faiſois-tu de jolis ſonges ?

CORALINE.

Je ne penſois à rien.

ARLEQUIN.

Voilà comme vous dites toujours, vous autres filles. Ne rêvois-tu point quelquefois que je t'épouſois ?

CORALINE.

J'aurois plutôt rêvé à Scapin à qui je ſuis promiſe.

ARLEQUIN.

En vérité, une perſonne qui a eu l'honneur d'être enchantée comme une Princeſſe, peut-elle encore penſer à un Scapin ?

SCAPIN, *s'approchant.*

Qu'appelles-tu un Scapin ?

ARLEQUIN.

Ah, te voilà, mon Ami ?

SCAPIN.

Un Scapin ?

ARLEQUIN.

Sans doute un Scapin, un Scapin ? N'es-tu pas un Scapin ? Si tu ne l'étois

TAYLOR INST. OXFORD

pas, qui diable voudroit l'être ?

SCAPIN.

Ecoute, j'ai retrouvé Coraline...

ARLEQUIN.

Et moi auſſi, comme tu vois.

SCAPIN.

N'ayons point de querelle enſemble.

ARLEQUIN, *d'un ton ſuffiſant.*

Qu'appellez-vous donc de querelle enſemble, Mons Scapin, Mons Scapin ?

SCAPIN.

Elle eſt preſque ma femme.

ARLEQUIN.

Quand elle le ſeroit tout-à-fait ?

SCAPIN.

Tu ſçais que je ne ſuis pas patient ?

ARLEQUIN, *le morguant d'un ton fier.*

Que feras-tu ?

SCAPIN.

Si je te retrouve avec Coraline...

ARLEQUIN.

Eh bien ?

SCAPIN.

Je prendrai un bâton...

ARLEQUIN.

Un bâton ? Voyons, voyons un peu.

SCAPIN.

Je t'en donnerai cent coups...

ARLEQUIN, *toujours fierement.*

Toi ?

SCAPIN.

Oui, moi, moi, moi.

ARLEQUIN, *se radoucissant.*

Eh bien, tant mieux, je les recevrai ; ensuite j'irai retrouver Coraline : charmante Coraline, lui dirai-je, Scapin vient de me donner cent coups de bâton ; il m'en a promis autant toutes les fois que je vous parlerois ; mais dût-il m'en donner cent mille, je ne puis cesser de vous aimer ; voilà le bâton, frappez vous-même. Coraline est bonne, pitoyable, compatissante ; le bâton lui tombera des

mains, elle me regardera, elle soupirera...

SCAPIN, *avec rage.*

Ah, le coquin !

ARLEQUIN.

Il n'y a point de coquin à cela, Monsieur Scapin ; c'est ainsi qu'on pense quand on aime.

SCENE V.

ARLEQUIN, SCAPIN, CORALINE, ZERMÉS.

ZERMÉS.

MON cher Arlequin, mon cher Scapin, mon Oncle m'a dit tantôt que je pouvois avoir toute confiance en vous ; je voudrois lui parler ; où est-il ?

ARLEQUIN.

Je l'attends ici ; il ne tardera pas à revenir ; mais permettez-moi de vous

dire que vous avez tort de vous montrer.

ZERMÉS.

Hélas !

ARLEQUIN.

Il vous avoit recommandé de vous tenir caché.

ZERMÉS.

Je ne puis vivre sans voir ma chere Floriſſe ! Coraline, où eſt-elle ?

ARLEQUIN.

En vérité, Monſieur, par votre amoureuſe impatience, vous vous expoſez à vous perdre, à la perdre elle même & à nous perdre tous.

SCENE VI.

ZERMÉS, CORALINE, ARLEQUIN, SCAPIN, LA FÉE.

LA FÉE, *au fond du Théâtre.*

VOILA mon indigne fils!

ARLEQUIN *à Zermés.*

Si votre Mere venoit, si elle vous trouvoit, irritée comme elle l'eſt, vous paſſeriez, je crois, fort mal votre tems.

ZERMÉS.

Eh pourquoi eſt-elle irritée? Ne faut-il pas être la plus injuſte de toutes les femmes, une marâtre...

LA FÉE, *au fond du Théâtre.*

Comme parle de moi ce Fils reſpectueux?

SCAPIN *à Arlequin.*

Je crois qu'il n'y a rien à craindre;

devenue laide & hideuſe, elle ſe tiendra cachée & n'oſera ſe montrer.

LA FÉE, *s'approchant de Scapin.*

Laide & hideuſe ?

Coraline s'enfuit en jettant un cri de frayeur ; Arlequin reſte un moment tout tremblant & s'échappe enſuite.

SCAPIN, *tout tremblant.*

Madame... Excuſez... C'eſt qu'on m'avoit dit... Mais je vois qu'on avoit tort... & vous voilà toute auſſi jeune, toute auſſi fraîche, toute auſſi belle...

Il veut s'enfuir ; elle le pourſuit juſqu'à l'entrée de la Coulisſe & le frappe de ſa laguette ; il paroit en Buſte ſur un Piedeſtal. Elle pourſuit auſſi ſon Fils, & revient enſuite ſur le Théâtre.

SCENE VII.

LA FÉE, *seule.*

CE n'eſt qu'un commencement de vangeance ; ce n'eſt qu'un foible eſſai des fureurs dont mon ame eſt agitée. Malheureuſe ! quel changement affreux ! en quel état me vois-je reduite ! .. J'attends Zulphin ; il m'a fait dire de me rendre dans ces lieux pour conſulter enſemble s'il n'y a point de remède à nos maux... Peut-être eſt-il dans ce bois ? Voyons : les endroits les plus ſolitaires & les plus ſombres ne ſçauroient déſormais l'être aſſez pour nous deux !

Elle ſort.

SCENE VIII.

MUTALIB, SCAPIN *en Buſte au bord de la Couliſſe.*

MUTALIB.

ELLE s'éloigne, l'indigne Mégere ! mais auſſi quelle imprudence a ſon Fils de ſe montrer ! ſon impatient amour l'a emporté ſur mes conſeils ; il a voulu revoir ſa Maîtreſſe. . .

SCENE IX.

MUTALIB, ARLEQUIN, SCAPIN *en Buſte au bord de la Couliſſe.*

ARLEQUIN, *arrivant en faiſant de grands éclats de rire.*

HA ! ha ! ha !

MUTALIB.

Je crois que tu ris ?

ARLEQUIN.

Ma foi, c'eſt après avoir eu grande peur.

MUTALIB.

Sçais-tu ce qui eſt arrivé à mon Neveu ?

ARLEQUIN.

Comment, ſi je le ſçais ? C'eſt ce qui me fait rire.

MUTALIB.

Malheureux, tu mériterois...

ARLEQUIN.

Tapi derriere un arbre, je n'étois qu'à dix pas lorſque ſa Mere l'a pourſuivi, & le touchant de ſa baguette, l'a métamorphoſé : c'eſt à préſent le plus beau Matou !.. Mais, en perdant ſa figure, il n'a pas perdu ſon amour ; il a couru tout de ſuite dans le Jardin où Mademoiſelle Floriſſe ſe promenoit ; il s'eſt placé devant elle ; elle a toujours aimé les chats, & il la regardoit d'un tendre même qu'elle

s'eſt baiſſée pour le flatter de la main ; il a hauſſé le dos avec un miaulis ſi doux, ſi tendre, ſi délicat, qu'elle l'a pris ſur ſes genoux avec une eſpece de tranſport. Il a le corps noir; le tour du cou & le petit bout de la queue blancs ; de beaux grands yeux à fleur de tête, les oreilles bien placées, une gueulle petite, agréable & façonnée : vous pouvez vous vanter d'avoir dans ce Neveu là une des plus jolies bêtes qu'on puiſſe voir.

MUTALIB.

As-tu dit à ma Niece que c'étoit ſon Amant ?

ARLEQUIN.

Non : j'ai penſé que ſi elle le ſçavoit, peut-être lui retrancheroit-elle bien de petites privautés, bien de petits agrémens, dont le pauvre Miné ſera bien aiſe de profiter, juſqu'à ce que vous lui rendiez ſa figure.

MUTALIB.

Cela n'eſt pas en mon pouvoir ; mais je ſuis ſûr que ma ſœur ne tardera pas à la lui rendre ; elle s'eſt laiſſée emporter à un premier mouvement de fureur, & n'a pas d'abord réfléchi que l'Arrêt des Fées ne lui permettoit pas d'uſer de violence contre ſon fils.

ARLEQUIN, *appercevant la tête de Scapin au bord de la couliſſe.*

Que diable !.. Me trompai-je ?.. Non, ma foi !.. C'eſt la tête de Scapin ?

MUTALIB.

Oui, & un autre trait de la méchanceté de ma ſœur.

ARLEQUIN.

Comment ! Le voilà en Buſte comme un Empereur Romain ! Cette métamorphoſe eſt trop honorable pour un faquin comme lui.

MUTALIB, *tandis qu'Arlequin remue la tête de Scapin & la fait aller comme celle d'une Pagode.*

Je ne puis pas rompre entierement l'enchantement de ce pauvre garçon, mais je puis du moins lui rendre l'usage du sentiment & de la parole.

Il le touche de sa baguette.

SCAPIN, *ouvrant les yeux avec beaucoup de grimaces & de contorsions, & s'avançant sur le Théâtre.*

Ah ! Seigneur Mutalib, ayez pitié de l'état où vous me voyez.

MUTALIB.

Mon cher Scapin, il m'est impossible à présent d'en faire davantage pour toi.

SCAPIN.

Quoi, je resterai comme je suis ?

MUTALIB.

Il faut t'armer de patience.

ARLEQUIN.

Parbleu, sauf le respect que je vous

dois, n'en pouvant pas faire davantage pour lui, il valloit mieux le laiſſer tout-à-fait ſtatue, & ne lui pas rendre le ſentiment; s'il a faim à préſent, comment voulez-vous qu'il s'y prenne pour manger & ſe nourrir.

MUTALIB.

Pour manger & ſe nourrir ? Voilà bien la premiere réflexion d'un gourmand comme toi ; mais dans le fond tu as raiſon. (*Il tire un petit bâton de ſa poche.*) Prens ce petit bâton de ſimpathie; toutes les fois qu'en buvant & en mangeant, tu le toucheras de ce petit bâton, en diſant, Scapin, je bois pour toi, Scapin, je mange pour toi, ce ſera comme s'il buvoit & mangeoit lui-même.

ARLEQUIN.

Cela appaiſera ſa faim, ſa ſoif ? Il aura le même plaiſir ?

MUTALIB.

Oui, & ſi tu en doutes, tu peux l'éprouver.

Mutalib frappe du pied & fait ſortir de deſſous le Théâtre un panier où il y a du pain, du vin, des verres, de l'eau, des ſerviettes, &c.

Je vais dans ce bois obſerver juſqu'aux moindres démarches de mon frere & de ma ſœur ; ils s'y ſont donné rendez-vous pour conſulter enſemble s'il n'y auroit point quelque remede à leur malheureuſe ſituation.

Il ſort.

SCENE X.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN.

JE ſuis bien à plaindre, mon cher Arlequin !

ARLEQUIN.

Mais, non, puiſqu'avec ce petit bâton de ſimpathie, je puis pourvoir à tous tes beſoins. Voyons, as-tu appetit ?

SCAPIN.

Tu ſçais que je n'ai pas mangé de la journée.

ARLEQUIN.

Le pauvre garçon !

Il lui attache une ſerviette, le touche du petit bâton, coupe un morceau & mange.

C'eſt pour Scapin que je mange. Trouves-tu cela bon ?

SCAPIN.

Fort bon.

ARLEQUIN, *lui eſſuyant la bouche avec la ſerviette.*

Cela eſt fort ſingulier ! fort ſingulier ! J'aurois crû l'avoir mangé.

Il verſe du vin dans un verre.

C'eſt pour Scapin que je bois.

Après avoir bû.

Eh ce vin ? qu'en dis-tu ?

SCAPIN.

Excellent ! Encore un coup.

ARLEQUIN.

Volontiers.

Il verſe & boit.

Tu vois que je ſuis poli ; je t'ai ſervi le premier ; mais, Mons Scapin, vous ſouvenez-vous de certaines menaces de coups de bâton...

SCAPIN.

Oh, ne parlons point de cela, mon Ami.

ARLEQUIN.

Je veux en parler.

SCAPIN.

J'ai eu tort.

ARLEQUIN.

Vous dites que vous avez eu tort, parce que vous voyez que votre eſtomach eſt à préſent à ma diſcrétion.

Insulter de la sorte un homme comme moi ! cela mérite punition, & je vous condamne au pain & à l'eau pendant huit jours.

SCAPIN.

Quoi, Arlequin, tu serois capable...

ARLEQUIN *verse de l'eau dans un grand verre & y trempe un morceau de pain.*

C'est pour Scapin que je bois. (*après avoir bû.*) Cette eau est-elle fraîche ?.. Et ce pain trempé ? Tu es naturellement yvrogne, gourmand ; un peu de diette ne te fera point de mal. A présent, regarde-moi manger pour mon compte.

Il s'assied à terre, boit & mange avec un grand appetit.

SCAPIN.

Est-il possible qu'Arlequin, que j'ai toujours connu pour un garçon généreux, un bon cœur, en agisse, avec

cette cruauté, à l'égard d'un ancien Ami ! Si j'étois à ta place, & que tu fusses à la mienne, je ne me mettrois à table que pour toi ; je ne boirois que pour t'enyvrer : tu devrois mourir de honte !

ARLEQUIN.

Vas, tu me fais pitié ; bois un coup à ma santé. C'est pour Scapin que je bois.

Il verse du vin & boit.

SCAPIN.

A ta santé, mon Ami.

ARLEQUIN, *après avoir bû.*

Je te remercie.

SCENE XI.

ARLEQUIN, SCAPIN, CORALINE.

CORALINE.

AH, mon cher Scapin, qu'eſt-ce que Mutalib vient de m'apprendre ! ſeroit-il poſſible ! hélas, il n'eſt que trop vrai !

SCAPIN.

Tu vois, ma chere Coraline, je n'ai plus ni bras, ni jambes.

CORALINE.

Mon cher Scapin ! mon cher mari !

SCAPIN.

Épargne-toi ces careſſes, ma chere Enfant ; c'eſt comme ſi tu embraſſois un marbre.

ARLEQUIN *à Coraline.*

Cela eſt vrai, & c'eſt à moi à préſent qu'il faut faire des amitiés pour qu'il

s'en reſſente ; je bois & je mange pour lui ; ne t'afflige point, tu n'y perdras pas ; je veux auſſi dès ce ſoir t'épouſer pour lui.

SCAPIN.

Non, non, je ſuis ton ſerviteur.

ARLEQUIN.

C'eſt moi qui ſuis le tien ; je l'épouſerai, te dis-je, pour toi. (*Il prend la main de Coraline.*) Belle petite menotte, c'eſt pour Scapin, c'eſt pour Scapin que je vous baiſe.

SCAPIN.

Ne badinons point, je te prie.

ARLEQUIN *à Scapin.*

Tu auras bien du plaiſir, je t'en réponds.

SCAPIN

Tu es trop ſerviable ; Coraline, viens de mon côté ; éloigne-toi de lui ; ne ſouffre pas qu'il t'approche.

ARLEQUIN.

Oh, tu le prens ſur ce ton là ?

Eh bien, cela suffit ; je ne suis pas obligé de me donner la peine de mâcher & d'avaler pour toi ; je t'assure que tu feras diette.

SCAPIN.

Mais, malheureux, peux-tu vouloir abuser de ma triste situation...

ARLEQUIN.

C'est toi qui abuses de mes bontés.

SCAPIN.

Fais donc réflexion...

ARLEQUIN.

Et toi, fais diette ; nous verrons comment ton pauvre estomac s'accommodera de tout ceci.

SCAPIN.

Est-il possible que je sois à la merci d'un barbare...

ARLEQUIN.

Est-il possible que j'appartienne à un vilain jaloux, dira ton estomac.

SCENE

SCENE XII.

ARLEQUIN, SCAPIN, CORALINE, MUTALIB.

MUTALIB.

EH, malheureux, éloignez-vous, éloignez-vous vîte. Mon frere & ma ſœur eſperent qu'en évoquant les Puiſſances infernales, ils trouveront quelque reméde à leur ſituation; ils vont venir ici; ils ont choiſi cet endroit pour y faire leurs ſortiléges & leurs execrables conjurations.

On voit pluſieurs éclairs, ſuivis d'un grand coup de tonnerre.

ARLEQUIN, *en s'enfuyant.*

Je ſuis mort!

SCAPIN, *en s'en allant, appuyé par Coraline.*

Ma chere Coraline, aide-moi & ne m'abandonne pas.

SCENE XIII.

LA FÉE, ZULPHIN.

LEs vents grondent ; on entend des mugissemens & des secousses souterraines ; le Théâtre s'obscurcit entierement & devient une caverne ; deux globes de feu se précipitant du ceintre avec la plus grande vitesse, traversent le Théâtre, l'un de droite à gauche, l'autre de gauche à droite, & vont tomber dans les coulisses opposées. Le Génie & la Fée qui étoient dans ces globes, en sortent, s'avancent tristement & font plusieurs cercles en l'air avec leurs baguettes. L'Orchestre forme un accompagnement sourd, dont les mouvemens deviennent peu à peu plus pressés. Tout à coup cette Musique s'interrompt & ne forme plus que de moment à autre quelques accens lugubres & plaintifs. Différens Spectres pa-

roiſſent & diſparoiſſent à la lueur des éclairs ; l'Orcheſtre recommence ſon accompagnement avec des mouvemens plus vifs. Quatre démons ſortent de deſſous le Théâtre, & forment une danſe ; on entend encore le tonnerre ; une vapeur épaiſſe s'éleve, & lorſqu'elle ſe diſſipe, on voit une horrible Furie qui prononce ces paroles :

Vous m'évoquez en vain du ſéjour ténébreux :
Rien ne ſçauroit changer votre Arrêt rigoureux.

Elle s'abîme. Le Génie & la Fée s'en vont, en marquant leur déſeſpoir par leurs geſtes.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente une Forêt.

SCENE PREMIERE.

MUTALIB, ARLEQUIN; *deſcendent d'un nuage.*

ARLEQUIN.

NOus ſommes venus bon train; combien avons-nous fait de chemin à peu près?

MUTALIB.

Deux cent lieues.

ARLEQUIN.

Deux cent lieues! Il n'y a pas un

quart-d'heure que nous ſommes partis! Je me plaiſois beaucoup à voyager de la ſorte ; on n'eſt ni écorché, ni cahotté, ni obligé de roſſer les Poſtillons. Allons, dites-moi donc à préſent ce que nous venons faire ici.

MUTALIB.

Je viens y conſulter un Oracle fameux, & en même-tems m'oppoſer aux mauvais deſſeins de mon frere & de ma ſœur. J'ai dit à Scapin d'obſerver au coin de ce Bois : toi, reſte ici, tandis...

ARLEQUIN.

Mais, tandis que vous irez d'un côté, ſi votre ſœur vient de l'autre & me rencontre ? Elle a bien voulu rendre à Scapin ſa figure ; mais elle lui a dit que ſi à l'avenir elle ſoupçonnoit que nous fuſſions lui & moi dans les intérêts de ſon Fils, elle nous puniroit de façon que nous nous en ſouviendrions toute notre vie.

MUTALIB.

Prens cette bague : en la mettant au petit doigt de la main gauche, tu paroîtras aux yeux de quiconque te regardera, ce que tu voudras être ; un arbre, un rocher, un ruiſſeau, un animal, un homme, une femme, en un mot ce que bon te ſemblera ; d'ailleurs, je ne ſerai pas long-tems à revenir. *Il ſort.*

SCENE II.

ARLEQUIN, *ſeul.*

QUE de filles qui, ſans avoir cette bague, paroiſſent ce qu'elles ne ſont plus depuis long-tems ! que de coquins qui, ſans l'avoir au doigt, paroiſſent d'honnêtes gens !

SCENE III.

ARLEQUIN, UN BERGER.

LE BERGER *chante derriere le Theâtre.*

EN vain une Mere sevère,
Veille sur ma Bergère.

ARLEQUIN.

J'entends chanter... Ah! c'est un Berger.

LE BERGER, *arrivant sur le Théâtre.*

Elle m'a promis qu'en ces lieux,
Elle viendroit combler mes vœux.

ARLEQUIN, *à part.*

Il attend sa Maitresse; éprouvons la vertu de la bague. Voyons, qu'est-ce que je veux paroître à ses yeux? Un arbre? Oui, un arbre; mais où le planterai-je? Ici.

Il se met au milieu du Théâtre, & s'y tient droit.

LE BERGER *continue de chanter.*

Espoir délicieux,
De posséder l'objet que j'aime,
Tu me fais, dans l'attente même,
Gouter mille momens heureux.

Enfin, ma chere Zerbinette, après tant de soins, de peines & de soupirs, j'obtiendrai la récompense dûe à mon amour!.. Asseyons-nous sous cet arbre, d'où je pourrai la voir venir.

S'asseyant aux piés d'Arlequin.

J'irai au devant d'elle; je tâcherai de la conduire dans le petit bocage; il y fait sombre; quelquefois le trop grand jour effraye les amours...

Arlequin se baisse & lui souffle aux oreilles.

Il fait bien du vent dans cette endroit.

Il veut s'adosser, Arlequin se met à droit, à gauche, ensuite se recule de deux pas, ensorte qu'il tombe à la renverse; il se releve en regardant

Arlequin qui lui paroît toujours un arbre.

Qu'est-ce donc ? Il semble que cet arbre recule. . . En attendant ma chere Zerbinette, amusons-nous à y graver son nom & le mien.

Il va à l'autre bord du Théâtre, cherchant son couteau.

ARLEQUIN.

Oui-dà, il graveroit sur ma physionomie comme sur une écorce ? Allons, ma bague, changeons de figure ; sa Maîtresse est Bergere, elle doit avoir des moutons, paroissons le mouton favori de la Belle.

Il va au fond du Théâtre, se met à quatre pattes & commence à bêler.

LE BERGER.

Ah ! je vois le mouton chéri de Zerbinette, tâchons de l'attrapper.

Arlequin, après bien des façons, se laisse prendre & se couche à terre ; le Berger se couche à côté de lui, & le caresse.

Petit mouton, tu appartiens à la plus aimable Bergere du canton ; elle badine avec toi ; elle te careſſe ſans ceſſe ; elle te donne mille baiſers : ſi tu pouvois en ſentir le prix, que tu ſerois heureux !

Arlequin s'échappe, ſort du Théâtre en béelant, & le Berger le ſuit.

Quoi, tu veux t'enfuir ? Oh, je te ratrapperai.

SCENE IV.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN, *ſeul.*

LA Fée m'a pardonné & m'a rendu ma figure ; mais elle m'a fait de ſi terribles menaces, que je ne veux plus me mêler entre elle & ſon fils.

ARLEQUIN, *arrive en riant.*

Avec la bague, je me ſuis rendu inviſible ; le Berger eſt bien em-

rassé à me chercher dans le fond du bois ; il croit peut-être à présent que le loup m'a emporté. .. Mais, voilà Scapin ; divertissons-nous un peu à ses dépens.

Il s'approche de Scapin en bêlant ; Scapin regarde d'un côté, il se met de l'autre & aboye comme un gros chien ; Scapin se retourne, il change de place & contrefait le chat ; il se place derriere lui & contrefait le chant du coq, du coucou, & ensuite le brayement de l'âne.

En voilà assez ; ôtons ma bague. (*A Scapin.*) Que diable as-tu donc à tant te remuer & t'agiter ?

SCAPIN.

Je suis entouré de bêtes qui disparoissent dès que je les regarde.

ARLEQUIN.

De toutes ces bêtes-là, il n'y en a point d'aussi grosses que toi ; que crains-tu ?

SCENE V.

ARLEQUIN, SCAPIN, MUTALIB.

MUTALIB.

QUEST-CE donc? Quoi, je ne puis pas vous laisser un moment ensemble que vous ne vous querelliez?

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous que je fasse avec un animal qui m'interroge, à qui je reponds les choses les plus naturelles, qui fait l'incrédule, & me dit que j'ai menti?

MUTALIB.

Scapin, vous avez tort.

SCAPIN.

J'ai tort de ne pas croire que je ferai cocu, pendu?

MUTALIB.

Finissons. Je ne m'etois pas trompé;

mon frere a fait transporter sa fille dans ces lieux.

ARLEQUIN.

Et a-t-elle emporté le chat avec elle ? Le pauvre animal s'ennuyroit bien s'il ne la voyoit pas.

MUTALIB.

Il n'est plus question de cette métamorphose de mon neveu ; ma sœur lui a rendu sa figure ; quelle Marâtre ! quel Pere dénaturé ! Je viens de leur parler à l'un & à l'autre ; prieres, raisons, menaces, j'ai tout employé ; je n'ai pû les fléchir ; je n'ai pû obtenir qu'ils détruisissent ce qu'ils ont imaginé pour se venger de leurs enfans.

ARLEQUIN.

Eh, qu'ont-ils imaginé ?

MUTALIB.

Ils ont fait venir un Gnome des plus hideux & des plus malfaisans ; ils lui ont donné la figure de Zermés ; la ressemblance est si parfaite, que je n'ai

jamais pû distinguer lequel est le véritable ; j'ai crû qu'en les faisant parler, je le reconnoîtrois aisément ; mais l'enchantement est fait de façon, que l'un & l'autre n'ont point l'usage de la parole ; ce n'est que par leurs gestes, leurs empressemens, leurs regards & leurs soupirs, qu'ils peuvent exprimer leur amour à Floriſſe ; je viens de les laiſſer à ſes genoux ; juge de la cruelle ſituation de ma Niece.

ARLEQUIN.

Point ſi cruelle ; ſi j'avois une Maîtreſſe que j'aimerois, & qu'on ne me fît point d'autre mal que de m'en donner encore une autre qui lui reſſembleroit, je ne m'affligerois pas.

MUTALIB.

Mais, impertinent...

ARLEQUIN.

Mais, Monſieur, tandis que ſon pere la tenoit enfermée dans un Château,

elle se désespéroit de n'avoir point d'Amant ; à présent il l'amene ici pour lui en donner deux, & elle se plaindroit encore ? Ma foi, on pourroit dire que l'on ne sçait plus comment faire pour contenter les filles.

MUTALIB.

Songe donc qu'il la force à choisir, dans le jour, un des deux pour Epoux.

ARLEQUIN.

Oh, cela est différent ; diantre, si elle alloit se tromper au choix, & qu'elle se trouvât demain, en s'éveillant, mariée à un Gnome, cela seroit fort désagréable !

On entend le chant d'un, de deux, & ensuite de trois oiseaux.

MUTALIB.

C'est ici que le fameux Oracle des oiseaux rend ses réponses ; je veux le consulter. Divin interprête des destinées, je protége deux tendres Amans ; leurs parens les persécutent ; daigne

m'éclaircir sur le sort que le Ciel réserve à leur amour.

Une voix chante.

Ces deux Amans, dont le sort t'inquiéte,
Doivent se donner dans ce jour,
Une preuve parfaite
De leur fidelle amour.
Prépare le tombeau d'une Amante chérie,
C'est-là qu'à son Amant elle doit être unie.

MUTALIB.

Au tombeau ! quel Oracle, grands Dieux !

ARLEQUIN.

Il est des plus tristes.

MUTALIB.

Quand je joins cette réponse au stratagême indigne dont mon frere & ma sœur se servent pour tourmenter leurs enfans, je ne prévois que trop que ma Niéce, croyant choisir son Amant, choisira son Rival ; qu'au désespoir de s'être trompée, elle se donnera la mort ; que Zermés ne voudra

pas lui survivre, & que voilà la preuve qu'ils doivent se donner du tendre & fidelle amour qui les unit.

ARLEQUIN.

Seigneur, j'ai toujours entendu dire que dans les réponses des Oracles, des Bohémiens, des Devins, du Diable, il y avoit souvent un sens caché qui ne frappe pas d'abord ; à votre place, je m'attacherois uniquement à connoître lequel de ces deux Amans est le véritable.

MUTALIB.

L'enchantement, te dis-je, est fait de façon que cela ne me paroît pas possible ; cependant pour ne rien négliger, & n'avoir rien à me reprocher, je vais encore consulter une Fée de mes amies & dont les conseils m'ont été utiles en d'autres occasions. . . J'apperçois ma Niéce ; reste auprès d'elle, & si elle me demande, dis-lui que je ne tarderai pas à revenir.

SCENE VI.

FLORISSE, CORALINE, ZERMÉS, LE GNOME, ARLEQUIN, SCAPIN.

FLORISSE, *à Zermés & au Gnome.*

QUOI, vous vous obſtinez à me ſuivre ! Ah, laiſſez moi, laiſſez-moi !

ARLEQUIN, *les examinant tour à tour.*

Que diable... En effet... plus je les conſidere... rien n'eſt plus reſſemblant !

FLORISSE.

Avoir mon Amant devant mes yeux, & douter toujours ſi c'eſt lui ! Le trouver à chaque moment, & craindre ſans ceſſe de me tromper, quel tourment !

ARLEQUIN, *tirant Floriſſe & Coraline à part.*

Mademoiſelle, écoutez, écoutez-moi. N'eſt-il pas certain qu'un véritable Amant, lorſqu'il reçoit la moindre faveur de ſa Maîtreſſe, doit reſſentir une émotion cent fois plus vive que celui qui n'eſt que légérement épris ?

FLORISSE.

Je le crois.

ARLEQUIN.

Or, cette émotion ſe peint dans les yeux ?

FLORISSE.

Aſſurément.

ARLEQUIN.

Eh bien, au lieu de vous affliger & de leur dire de vous laiſſer, il faut prendre un air gracieux, les accueillir...

FLORISSE.

Mais ſonge donc qu'il y en a un

des deux à que je dois toute ma haine.

ARLEQUIN.

Mais vous ne le connoiſſez pas ; pour le connoître, il faut, vous dis-je, d'abord les accueillir également ; riſquer même des careſſes, de petites faveurs ; examiner en même-temps leurs regards : il n'eſt pas douteux que celui qui vous paroîtra le plus ému, le plus ſaiſi, le plus pénétré, ne ſoit votre véritable Amant.

CORALINE.

Mademoiſelle, je crois qu'il a raiſon.

ARLEQUIN.

Comment, ſi j'ai raiſon ? Aſſeyez-vous, aſſeyez-vous-là ; prenez une attitude tendre, nonchalante.

Il va chercher les deux Amans & leur fait ſigne de ſe mettre aux genoux de Floriſſe.

Examinez bien s'ils ſe jettent à vos genoux avec le même empreſſement,

le même transport... Regardez les à présent tendrement... Le plus tendrement que vous pourrez... Fort bien... Laissez leur prendre à chacun une main... Vous paroissent-ils la baiser avec la même ardeur ?

FLORISSE.

Hélas, oui.

ARLEQUIN.

Dans les yeux de l'un, ne démêlez-vous pas un dégré d'émotion plus marqué, que dans les yeux de l'autre ?

FLORISSE.

Hélas, non.

ARLEQUIN.

Hélas, oui, hélas, non, que diable, je ne sçais plus que vous dire.

SCENE VII.

FLORISSE, CORALINE, ZERMÉS, LE GNOME, ARLEQUIN, SCAPIN, MUTALIB.

MUTALIB, *aux deux Amans.*

J'Ai à parler en particulier à ma Niéce, éloignez-vous; (*à Scapin. & à Arlequin.*) & vous auſſi.

ARLEQUIN.

Moi!

MUTALIB

Oui, toi.

ARLEQUIN, *en s'en allant avec Scapin & les deux Amans.*

Il a le ton bien rebarbatif! Il y a quelque mauvaiſe nouvelle.

MUTALIB.

Coraline, tu peux reſter. Ma chere Floriſſe, vous êtes encore bien plus

à

à plaindre que je ne croyois ; votre pere vous obligeoit de choisir dans ce jour un Epoux entre ces deux Rivaux ; du moins aviez-vous la consolation de penser que votre Amant étoit un des deux, & que je pourrois trouver quelque moyen qui vous aideroit à le distinguer : on nous trompoit. . .

FLORISSE, *avec émotion.*

Quoi. . .

MUTALIB.

Votre Amant, depuis ce matin, n'a point paru devant vous. . . Hélas ! . . & il n'y reparoîtra jamais !

FLORISSE, *avec effroi.*

Il n'y reparoîtra jamais ?

MUTALIB.

Je me promenois dans ce bois. . . des soupirs . . . une voix plaintive. . . votre nom que j'ai entendu prononcer. . .

FLORISSE.

Tout mon ſang ſe glace !

MUTALIB.

J'ai approché... j'ai vû l'infortuné Zermés baigné dans ſon ſang...

FLORISSE.

Mon Amant !..

MUTALIB.

Le déſeſpoir de vous voir perdue pour lui, & bientôt entre les bras d'un autre, l'a porté à attenter ſur ſes jours.

FLORISSE.

Il eſt mort !.. Dieux cruels !.. Pere barbare !.. il eſt mort !..

MUTALIB, *lui montrant un poignard.*

Ce fer a terminé ſa malheureuſe deſtinée.

FLORISSE, *lui arrachant le poignard & ſe frappant.*

Et va nous rejoindre.

CORALINE, *effrayée & la soutenant.*

Ah, Madame ! ah, Seigneur !

MUTALIB.

Ne crains rien ; le fer dont elle vient de se frapper, ne peut être fatal qu'aux coupables & aux scélérats ; je la rappellerai aisement à la vie, lorsqu'il en sera tems ; la douleur que je viens de lui marquer étoit feinte...

CORALINE.

Quoi, Zermés...

MUTALIB.

Zermés ne s'est point tué ; mais mon Art n'étant pas assez puissant pour m'aider à le distinguer de son prétendu Rival, j'ai eu recours à ce moyen extrême. Tu diras que je suis venu déclarer à ta Maitresse que je ne pouvois lui être d'aucun secours ; qu'alors la crainte de n'être point à ce qu'elle aime, & le désespoir de se voir peut-être unie à quelque monstre, lui ont

fait prendre le parti violent de ſe ſouſtraire à la tirannie de ſon Pere, en ſe donnant la mort. Je vais lui faire rendre les honneurs funébres. Sa perte, ſelon toute aparence, ſera aſſez indiférente à ce Gnome qu'on force à paroître ici ſous la figure de mon Neveu; au lieu que ce tendre Amant ſe fera aiſément reconnoître à toute la douleur & le déſeſpoir où ſe livrera ſon ame... Eſprits Aëriens qui m'êtes ſubordonnés, paroiſſez.

Quatre Silphes paroiſſent & emportent Floriſſe au fond du Théâtre, au milieu d'un rond d'arbres; à l'inſtant un tombeau s'éleve; d'autres Silphes commencent le deüil, jettent des fleurs ſur le tombeau, y attachent des guirlandes, & par différentes attitudes, expriment leur douleur, & forment une danſe caractériſée.

Fin du Troiſiéme Acte.

ACTE IV.

Le Théâtre eſt entierement obſcurci, & repréſente un Tombeau au fond d'un bois, au milieu d'un rond d'arbres.

SCENE PREMIERE.

MUTALIB, CORALINE.

CORALINE.

JE ne conçois pas votre idée ; il me ſemble que le moyen que vous avez employé pour découvrir lequel des deux étoit le véritable Amant, vous a réuſſi ?

MUTALIB.

Je ſçais qu'au récit que tu leur as fait de la mort de Floriſſe, l'un n'a paru qu'étonné, au lieu que l'autre, ſaiſi de la plus vive douleur, eſt tombé ſans ſentiment.

CORALINE.

Eh bien, pouvez-vous douter que celui-là ne ſoit Zermés?

MUTALIB.

Non.

CORALINE.

Pourquoi donc ne le pas tirer d'erreur? Pourquoi ne lui pas dire qu'il reverra bientôt ſa Maitreſſe vivante? Il y a de la barbarie à le laiſſer dans un état ſi cruel.

MUTALIB.

Ce n'eſt pas à moi, c'eſt à l'Amour & à l'Amour le plus parfait que puiſſent reſſentir deux Amans, à faire le dénouement de tout ceci : tel eſt l'arrêt du Deſtin ; je ne dois qu'ouvrir ce

tombeau. Approchons. (*Il approche du tombeau, qui s'ouvre dès qu'il l'a touché de ſa baguette.*) Elle ne tardera pas à ſortir de ſon aſſoupiſſement ; tu peux, ſi tu veux, reſter ici, mais garde toi bien de parler, quelque choſe que tu voyes ou que tu entendes.

CORALINE, *avec effroi.*

Moi, reſter ici ſeule la nuit, au milieu de tous ces objets funébres ! Je mourrois de peur !

MUTALIB.

Eh bien, ſuis-moi donc.

Ils ſortent.

SCENE II.

ARLEQUIN *ſeul, arrivant en tatonnant comme un homme qui marche dans l'obſcurité.*

VOilà Mademoiſelle Floriſſe morte ; ſon Amant fera peut-être auſſi la ſotiſe de ſe tuer ; le Seigneur

Mutalib, qui doit être bien affligé de tout ceci, m'oubliera & toutes les promesses de récompense qu'il m'a faites ; tâchons de nous payer par nos mains. Qu'est-ce qu'une morte a besoin d'un beau collier ? Ce vol n'en est pas un ; il ne fait tort à personne, au lieu qu'il me mettra à mon aise pour le reste de mes jours... Allons, avançons.

SCENE III.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN, *arrivant d'un autre côté.*

LA nuit favorise mon dessein ; elle est des plus obscures... Orientons-nous... Le Tombeau doit être-là.

ARLEQUIN, *à l'autre bout du Théâtre.*

Je ne suis pas dans l'habitude de faire des visites aux gens de l'autre monde ; je me sens un frissonnement...

SCAPIN.

N'entends-je pas du bruit ?

Ils s'approchent l'un de l'autre en tatonnant ; la frayeur les saisit, & ils l'expriment par differentes postures des plus comiques.

ARLEQUIN.

Je crois avoir touché des cornes.

SCAPIN.

Il me semble que j'ai senti sur mon visage une main froide. . .

Ils continuent leurs lazzis ; peu à peu la Lune se leve, & le Théâtre commence à être plus éclairé, mais toujours d'une clarté sombre.

ARLEQUIN.

La Lune se leve ; je vais être vû.

SCAPIN.

Il fera clair en un moment ; je ne sçais où me cacher.

ARLEQUIN.

Il faut me tapir dans ce coin.

SCAPIN.

Je vais me couvrir de cet arbre.

Ils se mettent aux deux coins du Théâtre, où ils se font les plus petits qu'ils peuvent. Après s'être regardés d'abord en tremblant, ils se rassurent peu à peu & s'approchent.

ARLEQUIN.

C'eſt toi, Scapin!

SCAPIN.

C'eſt toi, Arlequin!

ARLEQUIN.

Que viens-tu faire ici?

SCAPIN.

Qu'y viens-tu faire toi-même?

ARLEQUIN.

Coquin, brigand, ſcélérat, je ſuis ſûr que tu venois pour voler le beau collier de Mademoiſelle Floriſſe.

SCAPIN.

Maraut, fripon, vaurien, tu as trop bien deviné mon deſſein pour n'avoir pas eu le même.

ARLEQUIN.

Ma foi, mon ami, tu as raiſon.

SCAPIN.

Allons, entre honnêtes gens, il ne convient pas de se faire tort ; viens, nous partagerons ce que nous trouverons.

Ils avancent vers le Tombeau au moment que Florisse en sort ; la plus grande frayeur les saisit ; ils s'enfuyent.

* SCENE IV.

FLORISSE, *seule.*

OÙ suis-je ! . . D'où viens-je ! . . Il me semble que je m'éveille après un long assoupissement. . . Mais

* Dans les Pieces à grand spectacle, comme celle-ci, il faut un mélange de l'Opera, de la Comédie & de la Tragédie.

La sombre clarté de la nuit, le tombeau, la forêt, ces deux Amans qui sembloient être deux Ombres, tout fut si bien représenté, que le spectateur étoit saisi, & qu'il regnoit dans la Salle le plus grand silence pendant ces trois dernieres Scenes. D'ailleurs l'idée de ces Scenes & la situation de ces deux Amans, parurent très neuves, & j'ose dire qu'elles l'étoient.

ce Tombeau, ces vêtemens, cette nuit profonde, ce silence, ces lieux deserts qui me sont inconnus... Me laisseroit-on ainsi, si je n'étois pas morte?.. N'ai-je pas plongé dans mon sein le même poignard dont mon Amant s'étoit frappé?.. Non, cher Amant, non, je me sens trop tranquille pour être encore vivante; je t'ai suivi dans l'asile du trépas; nous sommes à présent affranchis l'un & l'autre de la tirannie de nos barbares parens; nous ne dépendons plus que des Dieux; ils sont trop justes pour ne me pas faire rencontrer ton ombre... C'est Mutalib sans doute qui m'a élevé ce Tombeau; le tien ne doit pas être éloigné. Hélas, ne devoit-il pas nous donner le même! Après avoir marqué tant d'empressement pour nous unir pendant notre vie, ne devoit-il pas du moins nous rejoindre après notre mort!.. Voyons, parcourons ces lieux. *Elle s'éloigne.*

SCENE V.

ZERMÉS, *seul.*

VOilà donc ce Tombeau ! je puis enfin en approcher ! je puis avant que d'y verſer tout mon ſang, l'arroſer quelques momens de mes larmes !.. Chere Floriſſe, eſt-ce donc là le rendez-vous que s'étoit donné notre amour ! eſt-ce donc là que devoit aboutir notre eſpoir ! qui m'eût dit ce matin, lorſqu'à vos genoux je vous preſſois de recevoir & mon cœur & ma foi, que je viendrois ce ſoir m'unir à vous au pied de ce triſte monument ! qui m'eût dit que ces traits où brilloit tout l'éclat de la jeuneſſe, que ces yeux dont chaque regard m'enchantoit, alloient être pour jamais couverts des ombres de la mort !.. Vous n'êtes plus & je reſpire encore !

SCENE DERNIERE.

ZERMÉS, FLORISSE *paroissant au fond du Théâtre & avançant lentement.*

FLORISSE.

J'ENTENS des plaintes & des gémissemens.

ZERMÉS.

Vous n'êtes plus !.. Puis-je prononcer ces mots & ne pas expirer de douleur !

FLORISSE.

C'est lui-même !.. C'est toi, cher Amant...

ZERMÉS, *effrayé.*

Que vois-je, ô Ciel !

FLORISSE.

Quoi, tu me fuis ? Tu te dérobes à mes embrassemens ?

ZERMÉS.

Je n'ai pas été le Maître d'un premier saisissement, mais je vous aime trop pour être plus longtems effrayé... Chere ombre, le Ciel m'est témoin que je viens ici pour vous rejoindre.

FLORISSE.

Je te cherchois aussi. Enfin nous ne serons plus séparés; les Dieux devoient cette recompense à notre innocence, à nos malheurs & à notre amour. Cher Amant, quelle douceur de t'avoir prouvé par ma mort combien je t'étois attachée! ah, peut-on survivre à ce qu'on aime!

ZERMÉS.

Si je vous ai survêcu jusqu'à ce moment, c'est que d'abord on a retenu mon bras, & qu'ensuite, pour venir ici, il m'a fallu tromper la vigilance de ceux qui m'observoient.

FLORISSE.

Que veux-tu dire?

ZERMÉS.

Je vis encore, il eſt vrai, mais ne m'en faites pas un crime, puiſque je n'ai pas été le Maître de terminer plutôt mon ſort.

FLORISSE.

Tu vis encore! quoi, ce n'eſt pas à l'ombre de mon Amant que je parle! Pourquoi Mutalib eſt-il venu m'annoncer qu'il t'avoit trouvé baigné dans ton ſang? Pourquoi m'a-t-il montré le poignard dont tu t'étois, diſoit-il, donné la mort, & dont je me ſuis auſſitôt frappée?

ZERMÉS.

Mutalib vous a fait un récit auſſi peu véritable! quel étoit ſon deſſein? Il ſembloit nous aimer, nous trahiſſoit-il? Eſtoit-il en ſecret un de nos Perſécuteurs? Hélas, nous n'avons donc trouvé ſur la terre que des Perfides & des Tirans! connois du moins, chere ombre, que l'Amour t'y avoit fait

rencontrer le plus fidéle & le plus tendre des Amans.

Il veut ſe frapper.

FLORISSE.

Arrête, tout ceci me confond; ſi l'état où je me vois, ſi ce Tombeau ſemble me dire que j'ai perdu la vie, les mouvemens que je reſſens, la joye qui s'eſt gliſſée dans mon ame en apprenant que tu n'étois point mort, la crainte que vient de m'inſpirer le coup dont tu voulois te frapper, ſemblent m'aſſurer auſſi que je vis encore: craindrois-je ce qui pourroit nous réunir!..

ZERMÉS.

O, ciel!.. Vous vivriez!.. Grands Dieux, chere Floriſſe je pourrois...

Le Théâtre change & repréſente des Jardins délicieux.

MUTALIB, *ſortant d'un nuage.*

Oui, tu peux livrer ton ame aux plus heureux tranſports. Il falloit que

tant d'offenſes, de trahiſons & de perfidies que mon frere & ma ſœur avoient faites au véritable amour, fuſſent reparées par la pure & ſincere ardeur dont leurs enfans brûleroient l'un pour l'autre : tel étoit l'Arrêt du deſtin ; vous y avez ſatisfait ; vous avez voulu tous les deux vous donner la mort pour ne vous pas ſurvivre ; l'Oracle eſt accompli ; rien ne troublera deſormais votre bonheur. Que tout ici l'annonce, & la joie que je reſſens de pouvoir enfin unir de ſi parfaits Amans.

Des Silphes & des Genies forment le divertiſſement.

FIN.

LA CABALE,

COMEDIE

EN UN ACTE.

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 11 Janvier 1749.

PRÉFACE.

J'Avois fait cette piece en trois Actes ; elle avoit pour titre *la Cabale à la Ville, la Cabale au Parnasse, la Cabale à la Cour.* Je la lus dans une maison où j'allois souvent ; je vis qu'on applaudissoit beaucoup à certaines Scenes ; qu'on les appliquoit à telles & telles personnes, & que malheureusement ces applications auxquelles je n'avois pas pensé, n'étoient que trop naturelles. La Comédie, dans les pein-

tures & les détails qu'elle préſente pour corriger les travers, les ridicules & les vices, ne doit employer que des traits généraux ; un trait, au Théâtre, qui deſigne particulierement quelqu'un, eſt très puniſſable par lui-même, & d'un éxemple dangereux. Je déchirai ces Scenes, & je n'en ai aujourd'hui qu'une idée très confuſe. Je tâchai de les remplacer par d'autres ; mais bientôt le dégoût & la pareſſe me gagnerent ; je pris le parti de réduire cette Piece à un Acte ; le Public la reçut très favorable-

ment. Si je l'avois donnée telle qu'elle étoit d'abord, elle eût ſans doute fait une bien plus grande ſenſation ; on en auroit parlé, au moins pendant quinze jours, à tous les petits ſoupers ; j'aurois paſſé pour un méchant fort agréable & qui méritoit d'être encouragé.

ACTEURS.

LA CABALE.
LA Vicomteſſe DE QUINOLA.
BRILLANT.
LE COLPORTEUR.
LA MÉDISANTE.
LE JEUNE MAGISTRAT.
L'HOMME *qui enſeigne l'art de repréſenter.*
L'HOMME DE COUR.
LE PHILOSOPHE.
L'HOMME DE LETTRES.
LE FINANCIER.
CIDALISE.
CLOÉ.
LE MARQUIS.
LE COMÉDIEN.
L'ACTRICE.
ARLEQUIN.
SCAPIN.
Quelques autres Perſonnages.

LA

LA CABALE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN.

H, mon cher Arlequin, c'eſt toi ! quelle heureuſe rencontre ! d'où viens-tu ? Qu'as-tu fait depuis un an que je ne t'ai vû ?

ARLEQUIN, *gravement.*

Qui êtes-vous ?

SCAPIN.

Qui je ſuis ? Parbleu je ſuis Scapin.

ARLEQUIN.

Ah !.. Scapin ... oui ... je me rappelle... j'ai quelque idée confuſe...

SCAPIN.

Que veux-tu dire ? Quelque idée confuſe de moi, de ton ancien ami, avec qui tu as vêcu toute la vie ?

ARLEQUIN.

Allons, je veux bien te reconnoître, quoique tu me paroiſſes tout auſſi gueux, tout auſſi pauvre que lorſque nous étions camarades.

SCAPIN.

Es-ce que nous ne le ſommes plus ? As-tu fait fortune ?

ARLEQUIN.

Mais...

SCAPIN.

Mais, à ton accueil impertinent, on te croiroit déjà dans les affaires.

ARLEQUIN.

Je ſuis content, cela ſuffit.

SCAPIN.

Où demeures-tu à préſent ?

ARLEQUIN.

Ici.

SCAPIN.

Chez la Cabale ?

ARLEQUIN.

Je garde ſa porte.

SCAPIN.

Oh, je ne m'étonne plus...

ARLEQUIN.

Tu ſçais que je ſervois un petit-maître qui tranchoit du bel eſprit...

SCAPIN.

Et qui menaçoit même, je crois, le Public d'une Tragédie de ſa façon ? A-t-elle été répréſentée ?

ARLEQUIN.

Oui.

SCAPIN.

Et ſifflée aparemment ?

ARLEQUIN.

Non ; car il la fit jouer chez lui. Or il me menoit tous les soirs au spectacle, me donnoit le mot, & suivant qu'il aimoit ou haissoit les Auteurs, j'y faisois tout le tapage que je pouvois. J'en fis tant à la premiere représentation d'une Comédie que nous voulions faire réussir, que j'impatientai quelques honnêtes gens auprès de qui j'étois dans le parterre. Ils me dirent qu'il falloit écouter pour juger, & me prierent de leur permettre d'entendre. Je répondis insolemment ; on me rossa.. Cette piece étoit spécialement sous la protection de la Cabale ; elle me regarda comme son Martir, souhaita de me voir, & fut si contente de tout le dévouement que je lui marquai, malgré mon aventure, qu'elle me proposa d'entrer immédiatement à son service. J'y suis depuis six mois, & je t'assure que je ne

trocquerois pas ma condition contre bien d'autres.

SCAPIN.

Je te dirai naturellement...

ARLEQUIN.

Quoi ?

SCAPIN.

Que je ne me plairois pas auprès d'une maitreſſe qui n'uſe de ſon crédit que pour nuire.

ARLEQUIN.

Sçache, mon ami, qu'elle fait tout au moins autant de bien que de mal.

SCAPIN.

Ponrquoi donc ne voit-on perſonne qui s'en loue ?

ARLEQUIN.

Pourquoi ? Parce que la plûpart des hommes ſont des fats. Ils s'intriguent, ils manœuvrent, ils ſe tourmentent : échouent-ils ? La Cabale en eſt cauſe : réuſſiſſent-ils ? Ils veulent qu'on croye que leur mérite ſeul a parlé pour eux.

Tel qui eſt tous les jours ici, & qui, ſans la Cabale, n'auroit jamais rien été, répond au compliment qu'on lui fait ſur un poſte qu'il vient d'obtenir : en vérité ce qui me flatte le plus dans ceci, c'eſt qu'on ne pourra pas dire qne j'aye ſollicité. D'ailleurs qu'on mépriſe tant qu'on voudra ma maîtreſſe, que m'importe ? Si l'on ne devoit ſervir que les gens eſtimables, il y auroit bien peu de domeſtiques.

SCAPIN.

Tu as raiſon.

ARLEQUIN.

Tandis que je me trouverai bien auprès d'elle, j'y reſterai. Outre les profits qui ſont aſſez conſidérables, il y a certains petits agrémens . . . tu ſçais que j'ai toujours été idolâtre du beau ſexe. . .

SCAPIN.

Oui.

ARLEQUIN.

Eh bien, il ne se passe gueres de jour qu'il ne vienne ici quelque Actrice, quelque Chanteuse, quelque Danseuse. L'une veut engager la Cabale à s'intéresser pour elle ; l'autre veut faire siffler une camarade. Y a-t-il bien du monde là haut, Monsieur Arlequin ? Oui, Mademoiselle. Cela est désespérant ; je voulois n'être pas vue. On pourroit, Mademoiselle, vous introduire par un petit escalier dérobé. Que je vous serois obligée ! Alors je donne la main. Où m'avez vous donc amenée ? je crois que je suis dans votre chambre ? vous n'y pensez pas ; une fille comme moi dans la chambre d'un garçon ! C'est pour que vous vous reposiez un moment, Mademoiselle. Oh, mais, Monsieur Arlequin, promettez moi donc d'être sage. Peut-on l'être avec vous, Mademoiselle ! Quelle taille ! Le joli pied ! La jolie

jambe ! Eh bien, ne voilà-t-il pas déjà, petit badin ? finiſſez donc ; en vérité, vous êtes d'une folie...

SCAPIN, *apercevant la Cabale.*

Voici peut-être quelqu'une de ces Demoiſelles ?

ARLEQUIN.

Non, parbleu, c'eſt ma Maitreſſe.

SCAPIN.

La Cabale ?

ARLEQUIN.

Elle-même.

SCAPIN.

Mon ami, tu devrois bien me préſenter, & la prier de s'intéreſſer pour moi.

ARLEQUIN.

Nous verrons. Tandis qu'elle achevera de donner ſes audiences, allons boire un coup. As-tu déjeuné ?

SCAPIN.

Je ne m'en ſouviens pas.

ARLEQUIN.

C'eſt-à-dire que tu n'as pas la mémoire auſſi bonne que l'eſtomac ? Viens, ſuis-moi.

SCENE II.

LA CABALE, LA VICOMTESSE DE QUINOLA.

LA VICOMTESSE.

MADAME, ne voulez-vous pas m'écouter ?

LA CABALE.

Je n'écoute jamais, Madame, quand on commence par me gronder.

LA VICOMTESSE.

Mais, Madame...

LA CABALE.

Mais, Madame, vous m'avez abordée d'un air & d'un ton...

LA VICOMTESSE.

C'eſt que j'ai bien à me plaindre de vous.

LA CABALE.

De moi ?

LA VICOMTESSE.

Oui. Ne vins-je pas vous trouver, il y a un an ? Ne vous dis-je pas que m'étant remariée en ſixiémes nôces avec un Seigneur Italien, le Vicomte de Quinola, j'avois pris une aſſez belle maiſon dans le quartier du Palais Royal, & que mon deſſein étoit de donner à jouer ? Ne vous offris-je pas d'envoyer ici, tous les matins, prendre langue ſur les bruits ſourds, les médiſances qu'il faudroit débiter le ſoir à mon aſſemblée, & ſur la bonne ou la mauvaiſe tournure qu'il y auroit à donner à la nouvelle du jour ? Combien de fats n'ai-je pas exaltés, parce que vous les protegiez! Combien d'honnêtes gens n'ai-je pas decriés, parce

qu'ils avoient le malheur de vous déplaire ! Combien de fois ne me suis-je pas abbaissée jusqu'à débiter moi-même, & forcer les personnes qui venoient chez moi, d'acheter les ouvrages de trois ou quatre plats Auteurs à qui vous pourrez faire obtenir des graces, mais que ces graces ne rendront que plus ridicules aux yeux du Public ? De votre côté, Madame, ne me promîtes vous pas de me vanter aux provinciaux & aux étrangers comme une femme chez qui l'on étoit sûr de trouver toujours une compagnie choisie ?

LA CABALE.

Je vous ai tenu parole.

LA VICOMTESSE.

J'avoue que dans les commencemens j'ai eu lieu d'être contente ; mais, il faut que depuis quelque temps vous vous soyez bien refroidie. De jour en jour, ma maison est moins fréquentée ;

à peine ai-je à préſent, dans toute une ſoirée, cinq ou ſix parties de jeu.

LA CABALE.

Eh, Madame, tandis que chez vous le prix des cartes eſt exorbitant, ſuis-je cauſe que vous avez un mauvais cuiſinier, du vin déteſtable & un mari qui fatigue tout le monde par des récits de ſiéges & de batailles où il ne s'eſt jamais trouvé ? Suis-je cauſe que vous grondez les jeunes femmes, lorſqu'elles reſtent à s'entretenir avec leurs amans & qu'elles ne veulent pas faire une quatriéme partie ? Es-ce ma faute ſi les jeunes gens ſe plaignent que vous les mettez à jouer avec des vieilles qui veulent être auſſi fripones que ſi elles n'avoient encore que vingt ans ? Vous ai-je conſeillé de chaſſer ces deux jolies femmes de chambre...

LA VICOMTESSE.

Je ne pouvois plus avec honneur les garder.

LA CABALE.

Madame, dans votre metier, il ne faut pas avoir tant de délicateſſe.

LA VICOMTESSE.

Dans mon metier, Madame...

LA CABALE.

En un mot, Madame, pour vous prouver que je ſuis toujours de vos amies, envoyez-moi demain votre fils l'Abbé; je le mettrai auprès de Beliſſe, cette riche veuve...

LA VICOMTESSE.

On dit qu'elle eſt d'une humeur ſi changeante...

LA CABALE.

Mais non; depuis dix ans je lui vois les mêmes chiens, les mêmes chats, les mêmes perruches; il eſt vrai qu'elle change d'Abbé preſque tous les ſix mois; mais elle n'en renvoye aucun ſans lui faire obtenir quelque place, ou quelque penſion. Je l'engagerai à prendre votre fils. A l'égard

de votre fille, retirez-là du Couvent ; je la garderai chez moi jusqu'à ce que je lui aye trouvé un mari, quelque sot, quelque provincial, quelqu'étranger.

LA VICOMTESSE.

Je vous suis obligée, Madame ; mais, mon jeu ?

LA CABALE.

Oh, je vous déclare que je ne veux plus m'en mêler. Aprochez, Monsieur Brillant, aprochez. (*Faisant la révérence à la Vicomtesse & la congédiant.*) Adieu, Madame, je suis votre très humble servante.

SCENE III.

LA CABALE, BRILLANT.

LA CABALE.

IL y a longtemps que je ne vous ai vû, mon cher Brillant ?

BRILLANT.

Depuis un mois, divine Cabale, je travaille ſans ceſſe.

LA CABALE.

Allez-vous nous donner quelque choſe de nouveau ?

BRILLANT.

Une Tragédie.

LA CABALE.

Une Tragédie, mon cher Brillant ! une Tragédie ! quelle joie parmi tous nos amis ! il me ſemble déja voir le bon Doril pleurer au ſeul titre d'une Tragédie de vous. Sera-t-elle bientôt finie ?

BRILLANT.

Inceſſamment.

LA CABALE.

Dites-m'en le ſujet.

BRILLANT.

Cela me ſeroit impoſſible ; je n'y ai pas encore ſongé.

LA CABALE.

Vous n'avez pas encore ſongé au ſujet, & cependant elle ſera bientôt finie ?

BRILLANT.

Oui. J'ai commencé par travailler differens morceaux ſur la gloire, l'ambition, l'amour, la vengeance & la haine. Ils ſont en tirades, & j'ai tâché qu'ils finiſſent tous par deux vers bien ſonores. Il ne s'agit plus à préſent que d'imaginer une action, & d'arranger des Actes & des Scenes où je ferai entrer le tout à la faveur des vers de liaiſon. Je prévois ſeulement que comme mon recueil abonde en petits Madrigaux aſſez tendres, en

maximes contre les Rois, & en réflexions sur la mort & sur la destinée, il faudra qu'il y ait dans ma Piéce un jeune Prince & une jeune Princesse fort amoureux l'un de l'autre, une espece de Tiran, & un Ministre des Dieux qui en parlera très-cavalierement.

LA CABALE.

A merveilles, mon cher Brillant, à merveilles : un jeune Auteur, pour faire promptement du bruit, doit se permettre les traits les plus hardis. D'ailleurs aurons-nous un oracle, un songe, des reconnoissances ?

BRILLANT.

Je tâcherai qu'il y ait de tout cela.

LA CABALE.

Et vous ferez bien : c'est ce qui doit faire le fond d'une Tragédie, & non pas tous ces détails, ces grands tableaux d'histoire par lesquels on prétend élever l'ame & fortifier dans le cœur de sa nation les sentimens de vertu, de grandeur & de fermeté ;

j'ai promis d'y bailler, & je tiens parole; je le dis publiquement, votre Corneille m'ennuie.

BRILLANT.

Ma foi, Madame, je ne vois gueres à préſent que les étrangers qui l'eſtiment.

LA CABALE.

Dépêchez-vous, mon cher Brillant, dépêchez-vous de nous donner ce chef-d'œuvre que vous avez entrepris.

BRILLANT.

Hélas, Madame, il ſeroit déja fini, ſi je ne balançois pas à me ſervir d'une Tragédie qui fut jouée il y a cinquante ou ſoixante ans.

LA CABALE.

Eh pourquoi balancez-vous?

BRILLANT.

Je crains qu'on ne me reprochât d'être un plagiaire, un copiſte.

LA CABALE.

Le reproche ſeroit mal fondé. N'aurez vous pas reverſifié à neuf

cette Tragédie ? Ne l'aurez vous pas ſemée de ſentences & de maximes qui n'y étoient point ? N'y aurez vous pas encadré ces morceaux que vous dites avoir faits ſur l'amour, la vengeance, & les autres paſſions qui agitent ordinairement les héros & les héroines de Théâtre ?

BRILLANT.

Malgré tout cela, Madame, vous verriez qu'on diroit que je ne ſçais ni imaginer un ſujet, ni l'arranger, ni le conduire, & qu'avec toutes mes couleurs & mon vernis, je ne ſuis qu'un ſimple bel eſprit ſans genie, dès que je ne puis pas créer. Peut-être même ajouteroit-on que lorſqu'on s'eſt accoutumé de jeuneſſe à faire des vers, ils viennent d'eux-même, & qu'il ne faut donc ni beaucoup d'eſprit ni beaucoup de talent pour paraphraſer l'ouvrage d'un autre ; qu'à l'égard des ſentences & des maximes, ce ſont

choſes uſées, qui n'éblouiſſent que les ſots, &, que chaque Poëte, avec un peu de travail, rajeunit & rimaille d'une façon plus ou moins ſonore.

LA CABALE.

Comptez-vous ſur moi, Monſieur, ou n'y comptez vous pas?

BRILLANT.

Je compterai toute ma vie ſur vos bontés.

LA CABALE.

Eh bien, prenez, appropriez-vous telle Tragédie, ou telle autre ouvrage qu'il vous plaira, & ne vous inquietez pas; ſi la critique crie contre vous, je crierai contr'elle; on la regardera comme une jalouſe, une envieuſe, & moi comme la protectrice des jeunes talens.

BRILLANT.

Me voilà décidé. Je cours me renfermer chez moi, & je n'en ſortirai que pour venir mettre à vos pieds les

nouveaux fruits de vos encouragemens & de votre divine protection.

Il sort.

LA CABALE.

Je les atends avec impatience.

SCENE IV.

LA CABALE, UN COLPORTEUR.

LA CABALE.

QUE voulez-vous ?

LE COLPORTEUR.

Vous préſenter mes très-humbles reſpects.

LA CABALE.

Qui êtes-vous ?

LE COLPORTEUR.

Un homme toujours prêt à vous ſervir & le Public. J'ai été clerc, ſoldat, garçon de Caffé, oncle pendant

trois mois auprès d'une fille galante, Baron Suisse tout un hiver, Medecin étranger, souffleur dans une troupe de Comédiens de province, commis, breteur, recors, à présent j'ai l'honneur d'être Colporteur.

LA CABALE.

J'ai toujours fait grand cas de Messieurs les Colporteurs ; ils me sont quelquefois très utiles.

LE COLPORTEUR.

Ah, Madame, si vous avez véritablement de la bonté pour eux, vous pouvez leur rendre un grand service.

LA CABALE.

En quoi ?

LE COLPORTEUR.

En obtenant que l'Imprimerie soit défendue en France comme elle l'est en Turquie.

LA CABALE.

Les Colporteurs voudroient qu'on défendît l'Imprimerie ?

LE COLPORTEUR.

Oui, Madame. Quelles délicieuſes brochures vous verriez alors ſortir ſans ceſſe de deſſous la preſſe ?. Car vous croyez bien que furtivement on imprimeroit toujours.

LA CABALE.

Mais, ſi furtivement on continuoit toujours d'imprimer, à quoi vous ſerviroit donc la défenſe ?

LE COLPORTEUR.

A quoi ? Comptez, Madame, que l'eſpoir & la facilité qu'ont aujourd'hui les Auteurs de publier des ouvrages où il n'y a rien contre les mœurs, leur inſpirent l'amour de la belle réputation, les rend ſages, circonſpects, & détourne leur eſprit de tout ce qui pourroit choquer les bienſéances ; au lieu que ſi l'Imprimerie étoit abſolument défendue, ou du moins, Madame, ſi vous faiſiez enſorte, par votre crédit, que l'on ne

nommât pour Censeurs que des hommes ineptes, minutieux, bizarres, envieux, paresseux, impolis, brutaux, vous verriez que ces mêmes Auteurs gênez, tracassez, tourmentez, éprouvant à chaque instant de nouvelles difficultez...

LA CABALE.

Se guériroient de la fureur d'écrire.

LE COLPORTEUR.

On n'en guérit point, Madame. Ils prendroient le parti de composer secretement, & alors, comme rien ne retiendroit plus des écrivains qui se verroient réduits à devenir furtifs & anonymes, ils se livreroient aux écarts de leur imagination, au plaisir de flater & d'exciter les passions, & s'étudiant dans l'art de mêler le sel de la satire avec les tableaux de l'amour les plus séduisans, ils rempliroient leurs nouvelles productions de traits malins,

fins, d'aventures de perſonnes connues, & de ces deſcriptions voluptueuſes qui font, dit-on, tant de tort à l'innocence, mais tant de bien aux pauvres Colporteurs.

LA CABALE.

Je réfléchirai à tout ce que vous me dites; revenez demain.

LE COLPORTEUR.

Permettez, Madame, que ce ſoit le matin; car je commence à être fort occupé les après midi avec mes étrangers.

LA CABALE.

Avec vos étrangers? Que voulez-vous dire?

LE COLPORTEUR.

Voyant la paix faite, & que Paris alloit redevenir plus que jamais la capitale des nations, j'ai fait courir des billets dans les hôtels garnis, & ils m'ont déjà procuré quelques écoliers,

LA CABALE.

Eh qu'aprenez-vous à ces écoliers ?

LE COLPORTEUR.

Moyennant vingt sols par heure (on me loue même, si l'on veut pour la journée) tout étranger, nouvellement arrivé, peut m'envoyer chercher ; je prends un habit propre, un chapeau, une épée ; je l'accompagne aux Thuilleries, au Cours & autres promenades publiques, & dès que nous rencontrons quelque personne, de l'un ou de l'autre sexe, un peu distinguée par son rang, sa naissance ou ses talens, je la lui fais remarquer ; je lui dis son nom, son surnom, sa qualité, & j'y joins le sobriquet, les plaisanteries, les aventures tristes ou ridicules, en un mot toutes les petites anecdotes qui ont couru ou qui courent encore sur elle : c'est une petite idée qui m'est venue.

LA CABALE, *ironiquement.*

Et dont le public doit vous être fort obligé.

LE COLPORTEUR.

Si mes écoliers veulent que je les suive à l'Opera, à la Comédie, je leur nomme de même les Acteurs, les Actrices...

LA CABALE.

Et toujours avec les petites anecdoctes.

LE COLPORTEUR.

Toujours. Je me suis même aussi chargé, par mes billets, de leur fournir toutes les Chansons & Epigrammes de ce fameux Poëte...

LA CABALE.

Je sçais qui vous voulez dire.

LE COLPORTEUR.

Il m'aime beaucoup, & ne fait pas un couplet malin qu'aussitot il ne me l'envoye : c'est un bien galant homme,

LA CABALE.

Et vous auſſi à ce qui me paroît ; mais pour vous ériger en hiſtorien de la Cour & de la ville, avez vous donc d'aſſez bons mémoires ?

LE COLPORTEUR.

Si j'ai de bons mémoires, ſi j'ai de bons mémoires, Madame ? J'ai une ſœur revendeuſe à la toilette à Verſailles ; une couſine ſage-femme près de la Comédie ; ma femme eſt coëffeuſe ; mon beau-pere Maître à Danſer, & mon oncle tailleur de corps à l'Opera.

LA CABALE.

Oh, vous devez être bien fourni. Allez, & revenez donc demain matin. (*ſeule.*) La jolie façon de gagner ſa vie ! Après tout, n'eſt-il pas plus excuſable que cent autres qui font journellement le même métier uniquement pour leur plaiſir.

SCENE V.

LA CABALE, LA MÉDISANTE.

LA MÉDISANTE.

VOus m'avez écrit que vous vouliez me parler ?

LA CABALE.

Oui.

LA MÉDISANTE.

De quoi s'agit-il ?

LA CABALE.

Je veux vous gronder.

LA MÉDISANTE.

Qu'ai-je fait ? Voyons.

LA CABALE.

Belle Orphise, vous avez beaucoup d'esprit, mais le plaisir d'en avoir vous emporte quelquefois, & votre imagination vive, brillante, pleine de

feu, pleine de saillies, dès qu'un ridicule la frape...

LA MÉDISANTE.

J'entends; j'en ai donné à quelques gens que vous aimez?

LA CABALE.

Il est vrai.

LA MÉDISANTE.

Et croyez-vous que j'épargne davantage ceux que vous n'aimez pas?

LA CABALE.

Non; je sçais que vous ne ménagez personne.

LA MÉDISANTE.

Eh bien, que l'un aille pour l'autre; embrassez-moi, & ne soyez plus fachée.

LA CABALE.

Oh je le ferai toujours, tandis que je verrai que vous vous piquerez de n'avoir point d'amis.

LA MÉDISANTE.

Et moi je ferai toujours étonnée

que vous vous imaginiez qu'on peut en avoir.

LA CABALE.

Vous croyez donc qu'on ne vit ensemble que pour se haïr ?

LA MÉDISANTE.

Il ne me paroît pas du moins que ce soit pour s'aimer.

LA CABALE.

Les jolis principes !

LA MÉDISANTE.

Ils ne sont que trop vrais. Jettez un coup d'œil sur notre sexe. La laide hait la jolie ; la jolie jalouse la belle ; la belle n'aime qu'elle seule ; la coquette & la prude haïssent & déchirent tout l'univers. Parmi les hommes, les courtisans cherchent à se supplanter ; les beaux esprits à se rabaisser ; les voisins à se ruiner ; les parens à se dépouiller, & deux maris galans, dont les femmes sont jolies, à se deshonorer ; l'épée & la robbe, toujours

prêtes à se déprimer réciproquement ; ne s'accordent que dans leur mépris pour l'homme de finance qui de son côté hait tant le public, qu'en le pillant, il se plaît encore à le narguer par son faste & son impertinent orgueil.

LA CABALE.

Tenez, belle Orphise, malgré tout ce que vous dites, je suis persuadée que vous n'êtes point naturellement méchante, & qu'il n'y a que l'envie de briller par un badinage vif & plaisant, qui vous fait prendre ce ton de malignité. J'ai toujours souhaité d'être de vos amies ; allons, prometez-moi de ménager un peu plus à l'avenir ceux à qui je m'intéresse, & entr'autres Alcimon...

LA MÉDISANTE.

Ah, fi, fi ne m'en parlez pas ! vous devriez à jamais rougir de l'avoir mis dans une place si considérable. Quel homme ! à force de brailler dans un

barreau & d'y discuter le pour & le contre, il a acquis, je l'avoue, une espece de facilité à s'énoncer, mais qu'énonce-t-il? Des lieux communs, de vieux axiomes, & de vaines idées de réforme. Imperieux & foible, il brave, & bientôt après s'humilie basſement. D'ailleurs, trop borné pour ſentir qu'il ne peut pas tout examiner par lui-même, il veut entrer dans les plus petits détails, eſt incapable des grands, toujours indécis & ne finiſſant rien. Vous ne ſçauriez croire à quel point de pareils protégez vous décrient; ils font dire que vous n'agiſſez que par haine, caprice, & ſollicitation, & que loin d'être fille, comme vous voulez le perſuader, du goût & de la raiſon, l'amour propre & l'envie ſont vos vrais parens.

LA CABALE.

Je devrois me fâcher, je n'en ferai rien; je veux abſolument que vous

ſoyez de mes amies, je l'ai réſolu. Vous connoiſſez le petit Cléon : qu'en penſez-vous ?

LA MÉDISANTE.

Je l'ai vû ſouvent cet automne à la campagne ; nous repréſentions des Comédies, c'étoit notre ſouffleur ; il ſçait un peu de muſique, joue paſſablement du violon, ne tarit point ſur les anecdoctes, applique aſſez plaiſamment les portraits d'une brochure nouvelle ; ſa figure n'eſt pas mal, & il commence à être fat avec aſſez d'aiſance : de tous nos jeunes gens de robbe, c'eſt celui qui m'a paru ſe façonner le plus vîte.

LA CABALE.

Il ſera très riche un jour ; Eliante l'aime & compte l'épouſer ; je ſçais que vous la haiſſez. . .

LA MÉDISANTE.

Oh, très cordialement.

LA CABALE.

Je romps ce mariage.

LA MÉDISANTE.

Vous me ferez plaiſir.

LA CABALE.

Il épouſera dès ce ſoir votre petite couſine Julie pour qui vous paroiſſez avoir de l'amitié.

LA MÉDISANTE.

Julie eſt une bonne enfant, mais qui n'a pas aſſez de fortune...

LA CABALE.

Elle lui apportera en dot un poſte très brillant en province, & qu'il croira avoir obtenu par votre crédit & en conſidération de cette alliance.

LA MÉDISANTE.

Si vous executez ce que vous me dites, me voilà devouée à vous pour toute ma vie.

LA CABALE.

Embraſſez-moi donc; je n'ai voulu vous parler de cette affaire qu'après l'a-

voir terminée ; j'obtins hier au soir le poste en question ; ce matin, j'ai envoyé chercher Cléon ; il est enchanté ; Eliante sera furieuse, désespérée....

LA MÉDISANTE.

Il faut que leur rupture se fasse avec bien de l'éclat, bien du scandale....

LA CABALE.

Vous serez contente. Je vais vous le présenter pour qu'il vous remercie, & que vous le meniez ensuite chez les parens de Julie.

LA MÉDISANTE, *seule, tandis que la Cabale va chercher Cléon.*

Je ne pouvois souffrir cette Cabale, & je n'entretenois commerce avec elle que pour me donner le plaisir de la contrarier & de lui dire souvent des duretés ; je commence à la trouver une assez bonne femme.

SCENE VI.

LA CABALE, LA MÉDISANTE, CLÉON, L'HOMME *qui enſeigne l'art de repréſenter.*

CLÉON, *d'un ton fade, à la Médiſante.*

AH, Madame, qu'il eſt agréable & doux, ſéduiſant & flatteur de penſer que la perſonne que l'on conſidere & qu'on eſtime le plus, veut bien s'intéreſſer à nous.

LA MÉDISANTE.

Connoiſſant tout votre mérite, Monſieur, je ne pouvois pas faire moins pour vous que je n'ai fait.

CLÉON.

Ah! Madame....

TAYLOR INST. OXFORD

LA MÉDISANTE *à la Cabale, en lui montrant l'Homme qui enſeigne l'art de repréſenter.*

Qu'es-ce que cet homme ?

LA CABALE.

Comme je ſçais qne l'on ne juge ſouvent que ſur l'extérieur, s'il m'arrive de faire obtenir un poſte à quelqu'un qui n'y ſoit pas propre, j'ai Monſieur qui eſt un homme merveilleux pour enſeigner en peu de jours l'art de la repréſentation, c'eſt-à-dire les atitudes, les tons, les airs, le maintien, les dehors, en un mot toutes les manieres convenables à la place qu'on va occuper. (*à Cléon.*) N'a-t-il pas commencé à vous donner une leçon ?

CLÉON.

Ouï, Madame.

LA MÉDISANTE.

Oh, je ſerois charmée d'être pré-

ſente à quelques-unes de ces leçons-là ; cela doit être plaiſant.

LA CABALE.

Il eſt aiſé de vous ſatisfaire. (*à Cléon.*) Cela ne vous fera-t-il pas de peine ?

CLÉON.

Tout ce qui peut faire plaiſir à Madame, ne ſçauroit que m'être très agréable. (*A l'Homme qui enſeigne l'art &c.*) Allons, Monſieur, recommençons.

L'HOMME *qui enſeigne l'art &c.*

Recommençons, Monſieur. Je vous ſuppoſe donc arrivé dans cette province où votre place met tout le monde dans le cas d'avoir affaire à vous. Tous les matins, vers les dix heures, votre ſalle d'audience commence à ſe remplir. Vous êtes dans votre cabinet, miſterieuſement renfermé, careſſant vos chiens, fredonnant un Vaudeville, tandis que votre Sécrétaire

vous lit ſuccintement les lettres qui vous ſont adreſſées de tous côtez ; il en fait enſuite le partage avec un renvoi aux differens commis qui doivent y répondre. Quatre ou cinq hommes furtifs, mal famez, qui ont chez vous les petites entrées, viennent vous conter les aventures ſcandaleuſes & plaiſantes qui ſont arrivées pendant la nuit. Vous riez, vous plaiſantez, vous êtes familier avec ces gens là. . .

CLÉON, *d'un ton dédaigneux.*

Familier ?

L'HOMME *qui enſeigne l'art &c.*

Oui, Monſieur, & très familier : c'eſt la ſeule eſpéce d'hommes qui ſoit véritablement chérie des perſonnes en place & des grands. Enfin l'heure aproche où vous devez ſortir de votre cabinet & vous montrer en public. Voyons quel maintien vous compoſerez vous ?

CLÉON.

Eh, mais, celui là.

L'HOMME *qui enseigne l'art &c.*

Eh, fi, fi donc, Monsieur ! vous prenez la morgue & l'air refrogné d'un vieux Conseiller. Dans la place que vous occupez, il faut que votre phisionomie soit moitié ouverte, & moitié fatiguée des travaux de votre emploi. Vous répondrez à l'un, nous verrons; à l'autre, j'examinerai; vous ferez une légere inclination de tête, avec un petit souris, à ceux qui viennent uniquement pour vous faire leur cour. Si vous voyez arriver quelque personne d'une naissance distinguée, vous irez deux ou trois pas au-devant d'elle; vous la séparerez de la foule, mais vous aurez toujours atention de gliſſer, dans vos politesses même, un air de supériorité...

LA MÉDISANTE *à l'Homme qui enseigne l'art &c.*

C'en est assez, & Madame avoit

raiſon de dire que vous êtes un homme merveilleux.

L'HOMME *qui enſeigne l'art &c.*

Cependant je n'ai été que pendant trois mois valet de chambre d'un Intendant.

LA MÉDISANTE *à Cléon.*

S'il y avoit des loges dans votre ſalle d'audience, j'en retiendrois une pour la premiere repréſentation. Allons, venez, je vais vous préſenter aux parens de Julie. (*Embraſſant la Cabale.*) Adieu, ma bonne amie; comptez que je vous ſuis déſormais auſſi attachée que ſi j'étois déjà dans l'âge de quitter le rouge & de me faire dévote.

SCENE VII.

LA CABALE, L'HOMME *qui enſeigne l'art &c.*

LA CABALE, *liſant un billet qu'un laquais lui aporte.*

C'Est une Epigramme contre un homme de mérite qui m'a toujours négligée. L'Auteur eſt un maladroit ; il falloit la mettre en chanſon ; cela court plus vîte, ſe retient mieux & dure à jamais... Ne pourroit-on pas arranger les vers ſur un air bien connu... oui... il me ſemble qu'en racourciſſant les deux premiers... à merveilles : c'eſt ainſi qu'il faut la faire courir ; rentrons, je vais vous dicter cette chanſon ; vous aurez ſoin qu'elle ſoit répandue ce ſoir dans tout Paris.

SCENE VIII.

L'HOMME DE COUR, LE PHILOSOPHE.

L'HOMME DE COUR.

QUoi vous, un Philoſophe, chez la Cabale?

LE PHILOSOPHE.

Quand des affaires indiſpenſables m'apellent à la ville, avant que de retourner dans ma retraite, je ne manque gueres de venir ici. J'y vois les chagrins & les maux que ſe font mutuellement les hommes; les jalouſies, les haines, les craintes, les eſpérances & toutes les vaines illuſions qui ſans ceſſe les agitent. J'y vois le vice, avec des talens ſuperficiels, l'emporter preſque toujours ſur le vrai mérite, parce que le vice eſt

impudent, parce qu'il eſt inſenſible aux rebuffades, & qu'il ſçait d'ailleurs employer adroitement la flaterie, l'impoſture, les manœuvres ſourdes & les petits ſouterrains ; au lieu que l'homme de mérite ſe préſente avec modeſtie, demande avec nobleſſe, & ſe rebute aiſément, ne pouvant vaincre l'honnête fierté qu'il a dans l'ame.

L'HOMME DE COUR *d'un ton mocqueur.*

Voilà, mon très-cher, les plaintes ordinaires de tous ceux qui n'ont pû réuſſir dans le monde.

LE PHILOSOPHE *fierement.*

Sçachez que je ne me plains point, & que d'ailleurs je crois que juſqu'à préſent j'ai mieux réuſſi dans le monde que beaucoup de gens qui ſont dans des poſtes très élevés.

L'HOMME DE COUR.

Oh, parbleu, votre philoſophie me feroit plaiſir de me prouver cela.

LE PHILOSOPHE.

Ma philoſophie vous dira que je ſuis un ſimple gentilhomme, avec une fortune médiocre; que j'entrai fort jeune dans un régiment; que je m'y attachai à mes devoirs avec toute l'aplication poſſible; que je fus même aſſez heureux pour avoir une occaſion de me diſtinguer à la bataille de Guaſtalle; que je ne m'atendois pas que bientôt après on me feroit un paſſe-droit; qu'on m'en fit un; que je quitai le ſervice & me retirai dans une petite terre de trois à quatre mille livres de rente en quoi conſiſte tout tout mon bien; que ſçachant borner mes beſoins, quelque médiocre que ſoit mon revenu, il m'en reſte toujours aſſez pour être en état de ſou-

lager le malheureux payſan à qui il arrive des pertes ou quelque maladie ; que m'étant acquis l'eſtime & la confiance de mes voiſins, s'il ſurvient quelques conteſtations entr'eux, je les accomode, & qu'ainſi ma vie étant honnête & même utile dans la petite place que la providence m'a aſſignée, je crois mieux réuſſir dans le monde que certains prétendus Seigneurs qui ſans avoir jamais été connus à l'armée que par la faſtueuſe incommodité de leurs équipages, devenus Lieutenans-Généraux à trente ans parce qu'ils ont été faits Colonels à ſeize, ne s'occupent que de tracaſſeries, d'intrigues & qu'à paroître des importans dans la galerie & les antichambres ; plus jaloux de reſpects que d'eſtime ; n'aimant à vivre qu'avec des hommes vils ; careſſant le baladin, protégeant le chanſonnier,

haïssant l'homme de Lettres, & recevant froidement le vieux militaire ; enfin prouvant chaque jour qu'avec de grandes richesses, un beau nom & une belle charge à la Cour, on peut être très petit dans l'Etat.

L'HOMME DE COUR.

J'aperçois quelqu'un à qui j'ai à parler. Adieu, Monsieur.

LE PHILOSOPHE.

Adieu, Monsieur.

Il sort.

L'HOMME DE COUR *à parte.*

S'il convenoit à un homme de ma sorte de se compromettre avec un simple gentilhomme, j'aurois répondu vivement à cet original.

SCÈNE

SCENE IX.

L'HOMME DE COUR, LE CHEVALIER.

L'HOMME DE COUR.

BOn jour, Chevalier. On joue ce ſoir une Piece nouvelle ; tu y ſeras ſans doute ?

LE CHEVALIER.

Je ne manque gueres une premiere repréſentation.

L'HOMME DE COUR.

Il faut abſolument la faire tomber.

LE CHEVALIER.

Eh pourquoi ? L'Auteur vous a-t-il donné quelque ſujet de vous plaindre de lui ?

L'HOMME DE COUR.

Non ; mais un vieil Auteur qui avoit une penſion du Roi, vient de mourir ; celui-ci qui a déjà eu des

ſuccès, s'il réuſſiſſoit encore dans ce moment-ci, auroit un grand avantage pour demander cette penſion que je veux faire obtenir au petit Abbé qui a élevé mon fils.

LE CHEVALIER.

Vous n'y penſez pas! votre petit Abbé n'eſt qu'un ſot, un faux ſçavant.

L'HOMME DE COUR.

Je l'avoue.

LE CHEVALIER.

Les lettres & les diſſertations qu'il vient de faire imprimer, ont paru le comble de la platitude & du mauvais goût.

L'HOMME DE COUR.

Il eſt vrai; mais je ne puis pas le renvoyer ſans une récompenſe, & tu vois bien que pour écarter un concurrent dans l'Auteur de la Piece nouvelle, il faut prudemment faire enſorte qu'elle ſoit ſifflée.

LE CHEVALIER.

Je vois que s'il vacquoit demain une autre pension, l'intendant de vos plaisirs nocturnes, qui a fait je ne sçais quel roman, pourroit se flater que vous l'aideriez de même de votre crédit & de toute votre prudence contre l'homme qui auroit le plus de mérite.

L'HOMME DE COUR.

Ma foi oui. Je vais parler à la Cabale. Adieu, à ce soir, je compte sur toi & tes amis.

LE CHEVALIER *seul.*

Faire tomber la Piece d'un Auteur parce qu'il pourroit prétendre à une pension qu'on veut faire obtenir à un sot pour se dispenser de lui payer des gages, cela m'indigne!

SCENE X.

LE CHEVALIER, UN COMÉDIEN.

LE CHEVALIER.

JE ſuis bien aiſe de vous rencontrer ; je viens d'apprendre à *l'inſtant* qu'il y a une furieuſe conſpiration contre la Piece nouvelle ; pour moi, je ferai tout mon poſſible pour la ſoutenir.

LE COMÉDIEN.

Nous vous ſommes bien obligez ; mais, Monſieur le Chevalier, permettez-moi de vous rapeller qu'à la derniere que nous avons jouée, vous me dîtes la même choſe ; cependant je remarquai que vous ne l'écoutiez pas & que vous ne fites que rire & cauſer avec trois ou quatre de vos amis.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai, mais je n'aplaudiſſois pas moins de temps en temps, & vous ſçavez que lorſqu'elle fut finie, j'allai dans le foyer & que je dis hautement que je la trouvois admirable.

LE COMÉDIEN.

En vérité, je ſuis toujours étonné que vous autres Meſſieurs ne ſembliez venir au ſpectacle que pour étaler vos perſonnes, vos graces, vos habits, parler de vos chevaux, de vos équipages, faire des trocs...

LE CHEVALIER.

Eh qu'y a-t-il donc là de ſi étonnant?

LE COMÉDIEN.

C'eſt qu'il ſeroit aiſé de vous prouver que plus on eſt jeune, brillant, aimable, plus on doit être ſilentieux & attentif aux ſpectacles.

LE CHEVALIER.

Ah parbleu, mon cher, tachez de me prouver cela.

LE COMÉDIEN.

Daignez m'écouter. N'eſt-il pas certain qu'en amour le prompt ſuccès dépend beaucoup de la façon dont on s'y prend pour attaquer un cœur ?

LE CHEVALIER.

Aſſurément.

LE COMÉDIEN.

Pour bien attaquer un cœur, n'eſt-il pas à propos de tacher d'en démêler & d'en connoître le caractere ?

LE CHEVALIER.

Cela n'eſt pas douteux.

LE COMÉDIEN.

Or, Monſieur, je ſoutiens que c'eſt ſurtout aux ſpectacles, dans les yeux, à l'atitude, au maintien, à l'atention plus ou moins marquée des femmes, lorſqu'on joue certaines Scenes, & à l'impreſſion que certains endroits font ſur celles-ci & ne font pas ſur celles-là, que l'on peut acquerir cette connoiſſance & diſtinguer les differens caracteres des unes & des autres.

LE CHEVALIER.

Eh bien ?

LE COMÉDIEN.

Eh bien ? Pour réuſſir auprès des femmes, s'il faut connoître leurs caracteres differens ; ſi l'on connoît leurs differens caracteres aux ſpectacles, les jeunes gens qui entrent dans le monde & dont l'ordinaire ambition eſt de parvenir à l'état brillant d'hommes à bonnes fortunes, doivent donc regarder les ſpectacles comme des endroits de recueillement & de méditation pour eux. C'eſt-là qu'écoutant atentivement, & regardant à propos de loge en loge, ils pourront ſe préparer de loin des conquêtes par la connoiſſance qu'ils acquereront du cœur de telle & telle femme, & par conſéquent de la façon de s'y prendre pour ſe la procurer. Par exemple, à l'Opera, dès que l'on commence à jouer certains airs paſſionnés, l'ame

de la jeune *Cephiſe* paroît ſaiſie, au lieu que celle de *Julie* ne s'emeut & ne s'atendrit que peu à peu : il y a toute aparence que dans le tête à tête on pourra riſquer aſſez vite avec *Cephiſe* ce qu'on ne doit tenter avec *Julie* que par gradation. *Doriſe*, plutôt couchée qu'aſſiſe dans ſa loge, fait des nœuds & ne marque quelque atention qu'aux ariettes ; avec *Doriſe*, tout l'étalage du ſentiment ſeroit inutile ; ce n'eſt pas ſon cœur qu'il faut d'abord entreprendre de toucher ; c'eſt ſon eſprit qu'il faut tâcher d'éblouir par un jargon leger, le badinage & l'enjouement.

LE CHEVALIER.

Votre raiſonnement me frape beaucoup, mais beaucoup.

LE COMÉDIEN.

Je voudrois bien qu'il pût fraper de même tous vos amis.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, LE COMÉDIEN, LA CABALE, UNE JEUNE FILLE.

LA CABALE *au Comédien.*

AH, vous voilà ; je vous atendois avec impatience ; je vous ai envoyé chercher pour que vous m'aidiez à rendre service à cette aimable enfant. Elle voudroit débuter à la Comédie.

LE CHEVALIER *vivement.*

Je lui promets de bien l'aplaudir. Sa figure eſt charmante !

LE COMÉDIEN.

Certainement, mais...

LE CHEVALIER.

Mais, quoi ? quoi ?

LE COMÉDIEN.

Elle eſt encore bien jeune.

LE CHEVALIER.

Bien jeune ? Bien jeune ? Comme ſi au Théâtre on tardoit à devenir nubile.

LE COMÉDIEN *à la Jeune Fille.*

Mademoiſelle, venez-vous ſouvent à notre ſpectacle ?

LA JEUNE FILLE, *du ton le plus ingénu.*

Je n'y ai jamais été.

LE COMÉDIEN.

Tant pis.

LE CHEVALIER.

Tant mieux. Ses tons & ſes geſtes ne ſeront point copiés ; elle jouera d'elle-même. (*A la jeune Fille.*) Je parierois que c'eſt aux rôles d'amoureuſes que vous vous deſtinez ?

LA JEUNE FILLE.

Oh oui, Monſieur ; hier encore j'en jouai un.

LE CHEVALIER.

Dans quelle piece ?

LA JEUNE FILLE.

Dans nos pieces ; nous les faiſons ſur le champ ; preſque tous les ſoirs nous nous raſſemblons cinq ou ſix amies du voiſinage, & dont la plus âgée n'a pas plus de douze ans ; on ſe dit ce qu'on a remarqué pendant la journée, & on s'amuſe à contrefaire les différentes perſonnes qu'on a vues.

LE CHEVALIER *au Comédien, vivement.*

Ah, mon ami, l'heureuſe vocation pour le Théâtre !

LA CABALE *à la jeune Fille.*

N'admettez vous pas de petits garçons dans votre troupe ?

LA JEUNE FILLE.

D'abord nous n'en voulions point ; peu à peu il s'en gliſſa un, & bientôt, comme nous vîmes qu'il ſe faiſoit valoir parce qu'il étoit ſeul...

LA CABALE.

Vous le chaſsâtes ?

LA JEUNE FILLE.

Non ; nous déliberames qu'il y auroit autant d'Acteurs que d'Actrices.

LE CHEVALIER.

Bien deliberé !

LA JEUNE FILLE.

Celui qui joue ordinairement avec moi, eſt fort bon, fort bon, mais...

LA CABALE.

Eh bien ?

LA JEUNE FILLE.

Il veut quelquefois nous faire jouer des choſes...

LA CABALE.

Quoi donc ?

LA JEUNE FILLE.

Il a une grande ſœur, en âge d'être mariée, & qui a une femme de chambre ; il vint nous dire hier qu'il avoit vû le domeſtique d'un Monſieur qui avoit donné à cette femme de chambre une lettre qu'elle avoit auſſitôt portée à ſa Maîtreſſe ; qu'enſuite le

Monſieur étoit venu ; qu'il s'étoit jetté aux genoux de ſa ſœur, & qu'ils ne s'étoient ſéparez qu'après s'être marqué bien de l'amitié. Toute la ſociété dit qu'il falloit jouer cela ; l'un fit le valet ; une de mes petites couſines qui eſt fort gaie, fit la femme de chambre ; j'étois la grande ſœur, & lui le Monſieur. Il s'étoit mis à mes genoux ; il me baiſoit les mains, & en vérité je ne ſçais où il prenoit tout ce qu'il me diſoit ; & où je prenois moi-même tout ce que je lui répondois ; mais cela me paroiſſoit bien, lorſque tout à coup il voulut m'embraſſer ; je le repouſſai ; il prétendit qu'à travers le trou de la ſerrure, il avoit vû le Monſieur embraſſer ſa ſœur ; que cela étoit de la piéce, & que parconſéquent...

LE CHEVALIER.

Il avoit raiſon.

LA JEUNE FILLE.

Il avoit raiſon ? Comment donc ; il n'y aura qu'à venir dire comme cela qu'on a vû... Oh non.

LA CABALE.

Elle s'exprime avec une grace, un naturel, une naiveté qui enchantent ! Mon aimable enfant, vous n'avez du tout point beſoin de moi pour réuſſir. (*Au Comédien.*) Je compte, Monſieur, que vous lui faciliterez les moyens de débuter.

LE COMÉDIEN.

Je lui rendrai tous les ſervices que je pourrai, pourvû que ce ne ſoit pas ouvertement ; elle eſt trop jolie ; je me brouillerois à jamais avec toutes celles de nos Demoiſelles qui ſe piquent encore de l'être.

SCENE XII.

LA CABALE, LE CHEVALIER, LA JEUNE FILLE, LE COMÉDIEN, ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN.

MADAME, ce Monsieur qui est venu ce matin, demande si vous voulez qu'on commence la répétition du Ballet dont il vous a parlé.

LA CABALE.

Oui; j'ai du temps; l'élection où je dois me trouver à l'Académie, ne commencera qu'à trois heures.

LE CHEVALIER.

J'espere que vous vous souviendrez de mon protégé.

LA CABALE.

Mais, Chevalier, songez donc que votre protégé n'a jamais rien fait.

LE CHEVALIER.

Parbleu, c'eſt ce qui doit lui donner un grand avantage ſur ſes deux concurrens & ſur tant d'autres que vous y avez fait recevoir. D'ailleurs vous m'avez promis.

LA CABALE.

Eh bien nous verrons.

Ils ſortent.

SCENE DERNIERE.

ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN.

QUAND le ballet ſera fini, je trouverai le moment de faire ton affaire.

SCAPIN *l'embraſſant.*

Mon cher Arlequin, tu es le plus aimable garçon, le meilleur cœur, le plus véritable ami que je connoiſſe.

ARLEQUIN.

Finis donc ; tu as le vin trop tendre.

SCAPIN.

Tu ne te contentes pas de me bien régaler ; tu te donnes encore la peine de dreſſer un placet pour moi, & tu veux bien le préſenter toi-même à ta Maitreſſe. Fais-moi le plaiſir de me le lire.

ARLEQUIN.

Volontiers. Je crois n'avoir rien oublié.

Liſant.

MADAME,

Arlequin a l'honneur de vous recommander très particulierement...

SCAPIN *l'embraſſant.*

Très particulierement.

ARLEQUIN.

Scapin, ſon intime ami...

SCAPIN *l'embraſſant encore.*

Son intime ami !

ARLEQUIN.

Et de vous suplier de lui faire obtenir quelque emploi. C'eſt un garçon qui n'eſt propre à rien du tout...

SCAPIN.

Comment ?...

ARLEQUIN.

Une bête, un animal...

SCAPIN.

Animal toi-même ; es-ce ainſi que tu me recommandes ?

ARLEQUIN.

Patience, patience.

Continuant de lire.

Un ivrogne, un faineant ; rien ne prouvera plus votre crédit, illuſtre Cabale, que d'avoir pû faire employer un pareil vaurien.

Cela n'eſt-il pas bien tourné ? Tu vois comme je la pique d'honneur pour l'engager à s'intéreſſer à toi. Achevons.

Je vous aſſure, Madame, que tous

ceux qui connoiſſent le dit Scapin, vous en rendront un pareil témoignage.

SCAPIN.

Si tu oſes préſenter ce placet...

ARLEQUIN.

Il eſt bien, mon ami, il eſt bien; dans le vrai, dans le ſimple, dans le naturel. Je ne donne point, moi, dans le galimathias, dans l'emphaze; j'expoſe tout uniment les choſes.

Tirant un cornet, une plume & la lui préſentant.

Allons, ſigne le.

SCAPIN.

Que je le ſigne?

ARLEQUIN.

Sans doute. Tout placet ne doit-il pas être ſigné de celui qui ſollicite?

SCAPIN.

Monſieur Arlequin, vous êtes un coquin.

ARLEQUIN.

Quoi, tu me dis des injures quand

je cherche à te rendre service ? Vas ; tu es un ingrat ; tu ne mérites pas que je t'accorde ma protection ; j'avois en vue pour toi une des meilleures conditions...

SCAPIN.

Mais....

ARLEQUIN.

J'esperois te faire placer Cuisinier chez un des hommes de *Paris* qui fait la plus grande chere.

SCAPIN

Autre impertinence ! moi cuisinier, qui n'ai fait de ma vie aucuns ragouts !

ARLEQUIN.

Eh qu'importe ? Crois-tu donc qu'aujourd'hui, pour posseder un emploi, il soit nécessaire de sçavoir l'exercer ? Tu auras sous toi de bons-aides de cuisine, de bons marmitons ; si les ragouts sont bien faits, tout l'honneur t'en apartiendra comme au chef ;

s'ils sont mauvais, ce sera la faute de tes commis qui auront mal exécuté tes ordres. Allons, décide toi.

SCAPIN.

Songe donc que dans ce placet tu me traites...

ARLEQUIN.

Je t'y traite? Je t'y traite? Oh, si tu es un glorieux... écoute, mon ami, il est rare que les glorieux fassent fortune.

SCAPIN.

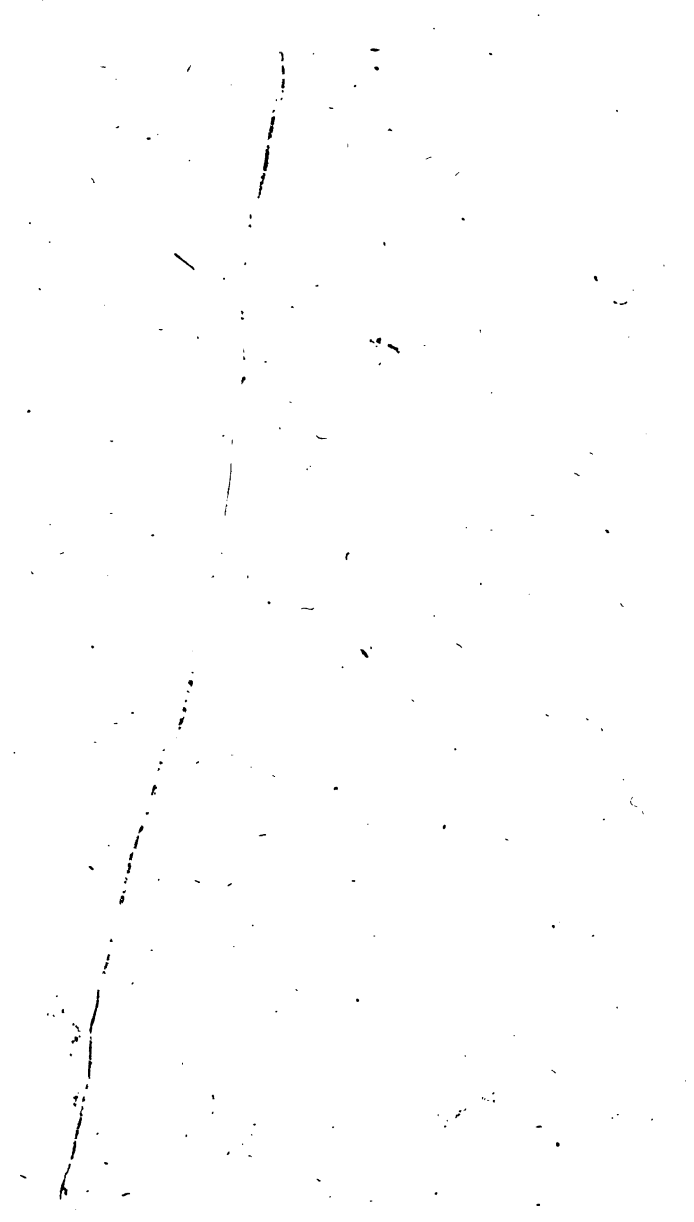
Faudra-t'il que je sois present quand tu le presenteras?

ARLEQUIN.

Sans doute. Ta phisionomie aidera beaucoup à confirmer tout ce que j'y dis de favorable pour toi... mais, j'entends les violons; pendant le Ballet, tu as le temps de te déterminer.

LE TRIOMPHE DE LA CABALE; BALLET.

ENtrée de la Cabale, précedée & suivie de Journaliſtes, diverſement habillez; ils ſe rangent en haie le long d'une avenue qui conduit au Mont Parnaſſe. Marche d'Académiciens qui s'arrêtent de diſtance en diſtance, s'inclinent profondément les uns devant les autres, & ſe donnent réciproquement les témoignages de la plus grande admiration. La Cabale, d'un coup de baguette, métamorphoſe en...

Fin du Troiſiéme volume.

Garner Arnold -
10.1.1986
[illegible]